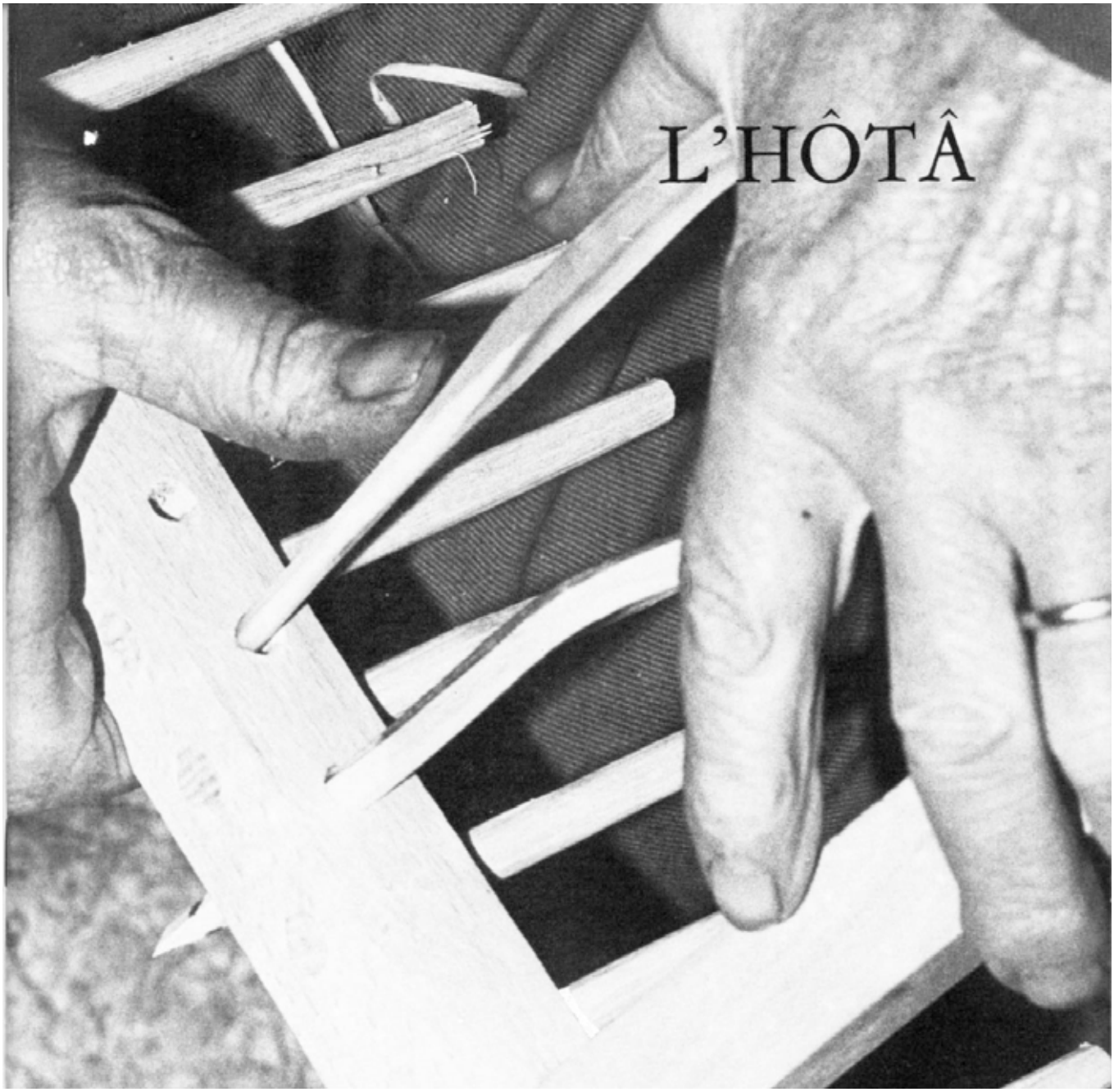


Attention : l'ouvrage *L'Hôtâ* N° 4 – 1981 est épuisé.

Vous avez devant vous une reproduction complète de la plaquette.

Pour de plus amples informations, consultez notre site internet, rubrique archives

www.aspruj.ch

L'HÔTÂ

ASPRUJ 1981 - N° 4

Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Rural Jurassien

Le râteau des faneurs d'antan

Sur les hauteurs de Plagne, aux creux des premières joux du Jura, Onésime Grosjean, à quatre-vingt ans passés, perpétue la tradition familiale. Les outils de son père, de son grand-père, façonnent le frêne, le hêtre, le tilleul, le noisetier, et font petit à petit sortir de ses mains le râteau léger, outil indispensable des faneurs d'antan.

La machine, esclave coûteuse mais docile, a repoussé dans l'ombre l'humble outil d'autrefois. Pourtant, à l'outil familier, si commun, si banal, l'homo sapiens doit les premiers pas de son développement.

D'où vient le râteau à faner? Quelles sont ses qualités?

Un râteau représente d'abord le prolongement du bras et de la main. On a probablement d'abord allongé le rayon d'action à l'aide d'un bâton, une branche taillée en forme de crochet. Il nous en reste un exemple précis dans le bâton des cueilleurs de cerises, permettant de rapprocher les branches flexibles des extrémités, celles où le soleil a rendu les fruits particulièrement juteux et savoureux.

Pour la récolte de l'herbe séchée, l'efficacité d'un semblable bâton est par trop limitée. Sous notre climat, il faut parfois «voler» le foin ou le regain avant l'orage. Dès qu'il s'est agi de mettre à l'abri une réserve de fourrage capable de nourrir une vache ou deux durant l'hiver, il a fallu trouver un meilleur outil. On peut supposer que le bâton-crochet s'est développé rapidement par l'adjonction d'une branche perpendiculaire, le «joug», et par des dents enfoncées à travers celui-ci. Une autre évolution a donné la fourche en bois, encore utilisée au début de ce siècle.

Le manche

Râteler exige un mouvement ample et rythmé, sollicitant fortement les muscles. De plus, les surfaces à faner augmentant régulièrement avec l'accroissement du cheptel et les défrichements successifs, un outil léger s'imposait, pour pallier à la fatigue. On admire ajourd'hui, en compétition de pointe, les astuces trouvées pour alléger une paire de skis ou une voiture de formule 1. Mettons-nous un peu à la place de ceux qui, sans ordinateur, à force d'essais et d'erreurs, à force d'observations et de réflexions ont fini par choisir le tilleul pour faire le manche du râteau. C'est un bois léger, mais fragile. Tendre, il n'échauffe pas la peau et ménage ainsi les paumes du faneur. Il ne convient pas du tout pour le reste de l'outil. Sa fragilité oblige même à augmenter la taille de l'extrémité inférieure du manche pour pouvoir fixer solidement le joug. Sa légèreté aura tout de même permis un gain de poids important, puisque le manche représente quasiment les quatre cinquièmes du volume du râteau.

Le «joug»

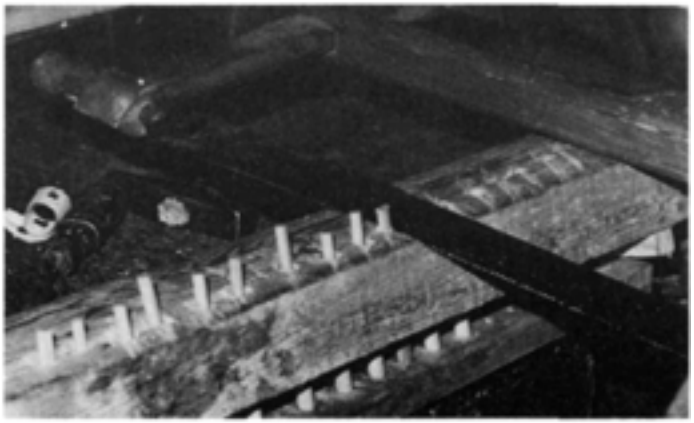
Le «joug», on le taillera dans «la bonne à tout faire» de nos forêts, le foyard, autrement dit le hêtre. Bois rustique, très dur, aux réactions imprévisibles, on s'en sert surtout comme bois de feu. On n'aime pas l'employer dans les parties visibles d'une construction, d'un meuble. Mais dans les coulisses, dans les parties cachées, où il s'agit de pouvoir compter sur un serviteur fidèle, solide, peu coûteux, là, il règne sans concurrence.

Pour le «joug», on choisit donc le hêtre, mais pas n'importe lequel. Le «joug» est très légèrement arqué et sous peine de se fendre, il faut absolument que les fibres du bois suivent la courbure de la pièce finie. On prend donc le temps de chercher la bonne branche, le bon quartier de stère, et on le débite à la hache, à la doloire, en suivant le fil du bois. La scie n'intervient pas ici. Elle massacre les fibres nerveuses en les arrachant. La doloire, puis le rabot, donnaient au «joug» son aspect définitif.

Les dents

Les dents... aïe! Essentielles, évidentes, et pourtant, que de tâtonnements pour trouver l'angle juste! Droit, les dents s'accrochent aux racines; obtus, elles caressent l'herbe, inutiles. Aigu? Oui, mais trop fermé elles n'amassent pas assez et trop ouvert, elles piochent. Là aussi, les essais répétés ont eu raison de la difficulté. L'angle parfait est conservé dans un guide de perçage, soigneusement transmis de père en fils.

Quel bois choisir pour les dents? Elles sont soumises à de fortes tractions et transmettent celles-ci au «joug» qui les bloquent sèchement, d'où ruptures fréquentes. Pour diminuer ce risque, il faut un bois souple, élastique, se laissant enfoncer facilement à travers la matrice métallique qui donne à la dent sa forme conique. Dans ce domaine, le frêne, roi de la longue fibre, l'emporte. Cette caractéristique facilite communément aujourd'hui la réalisation de la plupart des manches (marteaux, pioches, haches, etc.). Les vieux bûcherons pourtant, le rejetaient, préférant le foyard courbé. Ils trouvaient que le frêne «tirait le sang des mains». Il est vrai que ses fibres sont tel-



lement nerveuses, élastiques, qu'elles transmettent complètement les vibrations et provoquent ainsi un échauffement rapide des paumes, donc des ampoules!

Ici, pour les dents du râteau, pas de contre-indication, c'est la matière idéale.

Le montage

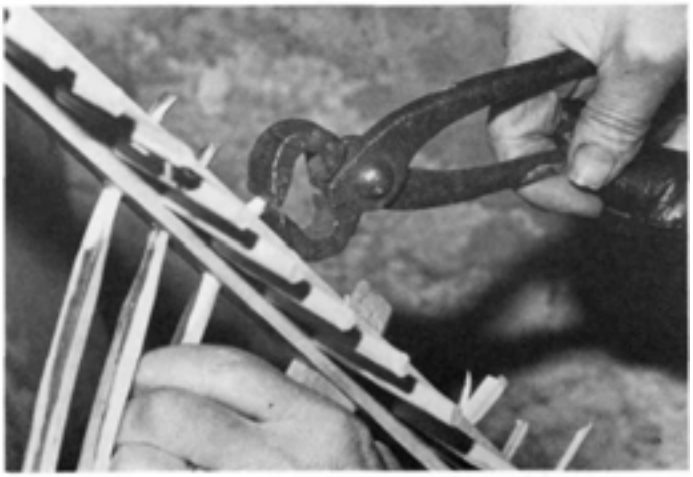
Le manche est souple et léger, agréable au toucher, suffisamment solide pour ramener de l'herbe; le joug très résistant, la dent élastique et dure. Reste le délicat problème de la liaison du manche et du joug, à angle droit. La surface d'emboîtement étant très faible, comment amortir les puissantes tractions des dents des extrémités? Elles utilisent le joug comme un levier et peuvent, en moins de deux, démantibuler l'outil. Pour atténuer cet effet, une invention géniale, les arceaux. Pour les réaliser, on tord en forme de «U» des baguettes, grossièrement équarries au couteau à deux manches, sur le banc d'âne. Le noisetier, longtemps trempé dans l'eau, va prêter son concours, sans trop se faire prier. Il cassera parfois au passage à travers le «joug» ou le manche, mais dans la haie toute proche de l'atelier, on trouvera abondamment de quoi remplacer la baguette défaillante.

Les trois arceaux permettront également une utilisation secondaire du râteau. En laissant dépasser quelque peu les extrémités des arceaux, sur le dos du «joux», on obtient une minuscule fourche, suffisante pour défaire un petit paquet de foin. Ces mêmes extrémités, fendues au couteau, recevront chacune un coin d'épicéa qui les fixera solidement.

Voici donc le râteau prêt à fonctionner. Onésime Gros-Jean, à Plagne, réalise aujourd'hui des outils aboutis. Il a ajouté une seule pièce au râteau traditionnel, une languette de tôle repliée qui assure le «joug» sur le manche. Dans la facture artisanale, en économie autarcique, l'outil est parfait.

Les outils

Les premiers râteaux ont dû se présenter sous un aspect fort grossier. Pour arriver au râteau parfait d'Onésime Grosjean, il fallait aussi concevoir l'outillage permettant de réaliser l'objet. Là, on touche un domaine très particulier, qui a probablement conduit à la spécialisation. Fabriquer un rabot à arrondir la queue d'un râteau, c'est encore relativement simple, mais le guide de perçage, le double rabot à glissière pour arrondir les dents en leur donnant leur forme conique. Ces outils, perfectionnés petit à petit, étaient donc très précieux et uniquement transmis de père en fils, du moins quand c'était possible. Onésime Grosjean a ajouté sur ses rabots, ses initiales à côté de celles de ses ancêtres.



Posséder de tels outils et savoir les employer permettait d'obtenir un gain accessoire fort appréciable. Cette activité restait toutefois annexe. En patois, par exemple, on ne retrouve pas de terme précis désignant celui qui fabrique des râteaux. Ce n'était donc pas un métier au même titre que le «tuvelie» ou le «mairtchâ».

On peut estimer l'importance du gain en écoutant Onésime Grosjean. Il se souvient qu'enfant, au retour de la foire de Bienne, on lui disait: «Les râteaux se sont bien vendus, les intérêts sont payés, on est logé pour l'année!»

Ce reportage a été réalisé dans le cadre des activités de «Canal-Loisirs Val-Terbi», à l'intention de l'ASPRUJ, par:

Louis-Joseph Fleury, pour le texte
Gérard Marquis et Y van Rais, pour les photographies

Le Musée rural des Genevez

Je ne reviendrai pas sur les débuts du Musée rural jurassien, un article ayant été consacré à la question dans le premier numéro de L'Hôtâ. Je me contenterai de rappeler quelques faits.

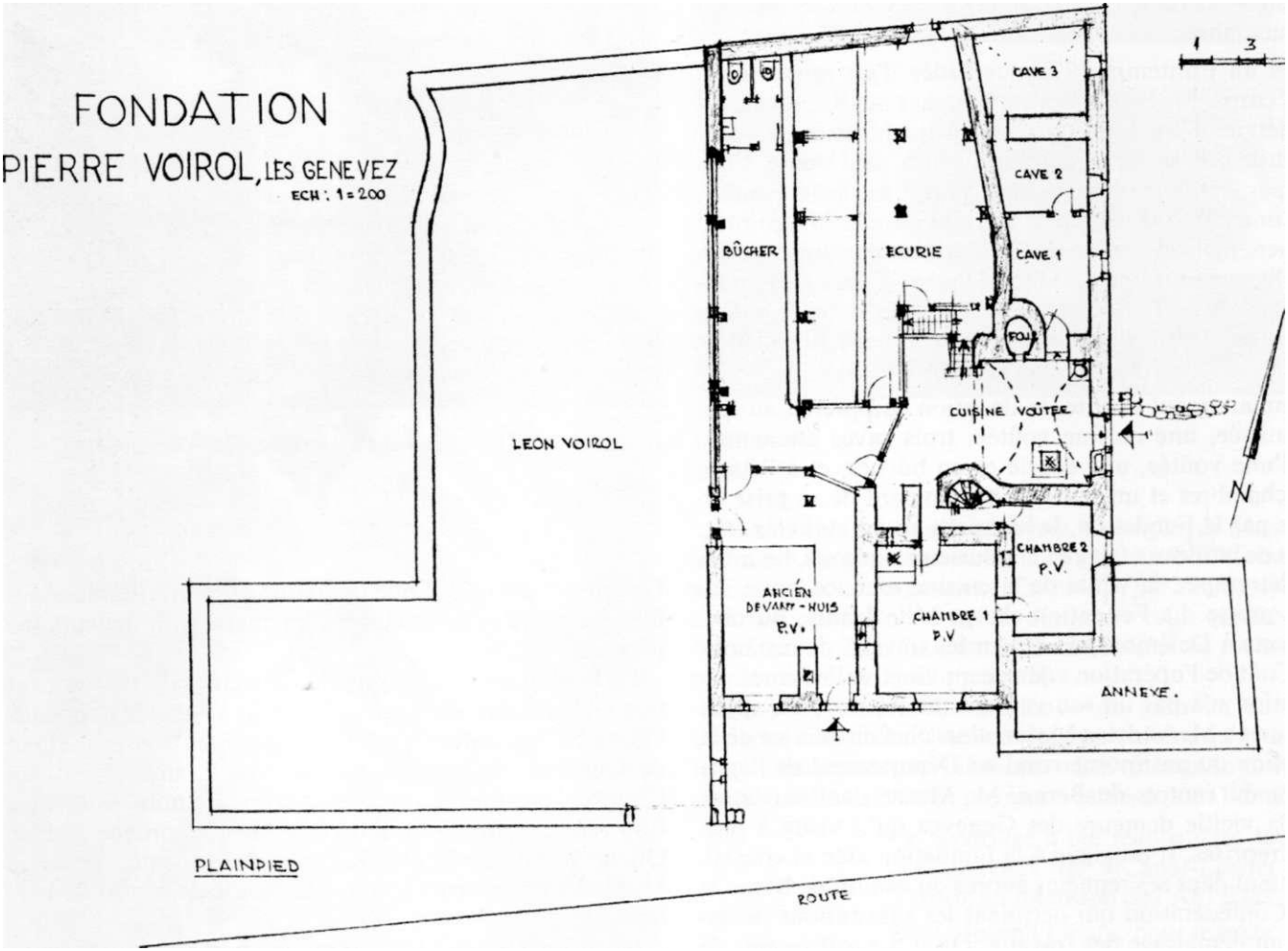
C'est au printemps 1976 que l'idée d'un musée rural prend corps. M. Pierre Voirai, boucher aux Genevez, est propriétaire d'une ferme qui a la particularité de posséder un toit de bardeaux. Le dernier du Jura, sans doute. Contacté par M. Gilbert Lovis, M. Voirai se déclare prêt à céder une partie de sa ferme pour en faire le Musée rural jurassien, maison témoin de l'habitat campagnard d'autrefois. Des membres de l'ASPRUJ créent alors une Fondation. En août 1977, ses statuts sont rédigés et la Fondation constituée. C'est à elle qu'incombera la tâche de restaurer la vieille ferme des Genevez et d'en faire un musée.

Sommairement décrite, la donation comprend, au rez-de-chaussée, une cuisine voûtée, trois caves attenantes, dont l'une voûtée, une écurie et un bûcher, et à l'étage, deux chambres et un fumoir. Au moment de sa prise en charge par la Fondation, le bâtiment est en mauvais état. Le toit de bardeaux fait eau en plusieurs endroits, les murs sont détrempés, la voûte de la cuisine menace ruine. Le temps presse. La Fondation charge Mlle Jeanne Bueche, architecte à Delémont, de diriger les travaux de restauration. Coût de l'opération : deux cent vingt mille francs. La Fondation n'a pas un sou vaillant mais trouve un appui précieux en M. Andréas Moser, alors chef du Service de la protection du patrinoine rural au Département de l'agriculture du canton de Berne. M. Moser s'enthousiasme pour la vieille demeure des Genevez qu'il visite à plusieurs reprises. Il progigue à la Fondation aide et conseil, la soutient dans ses requêtes auprès du canton de Berne et de la Confédération qui octroient les subventions nécessaires au démarrage des travaux. Qu'il me soit permis de rendre hommage à Andréas Moser. J'ai assez lutté contre la mainmise de Berne sur le Jura pour saluer en M. Moser l'exemple rare d'une aide constante et bienveillante, doublée de grandes compétences en matière de patrimoine jurassien.

La rénovation du toit de badeaux a été terminée le 14 septembre 1979.

La Fondation vise un premier objectif, refaire la couverture en bardeaux. Je renvoie le lecteur à l'article paru dans l'Hôtâ № 2 et au film que MM. Pierre Steulet, cameraman de Chézard, et Jean-Claude Rossinelli, instituteur aux Genevez, ont tourné sur la couverture de notre ferme. Ce film sera présenté au public dans un très proche avenir. Quand la saison s'y prêtera, grimpez la pente derrière le Musée. Vous pourrez admirer la beauté de ce toit de bardeaux.

Une fois la ferme à l'abri des intempéries et préservée de nouvelles dégradations, on s'attaque à la restauration intérieure, dont il serait trop long de relater les étapes. Un


FONDATION
PIERRE VOIROL, LES GENEVEZ
ECH : 1 = 200
1 3
CAVE 3
CAVE 2
CAVE 1
BÛCHER
ECURIE
FOUR
CUISINE VOÛTÉE
LEON VOIROL
CHAMBRE 2
P.V.
ANCIEN
DEVANT-HUIS
P.V.
CHAMBRE 1
P.V
ANNEXE.
N
PLAINPIED
ROUTE

épisode mérite d'être mentionné. Les ouvriers qui travaillent à remplacer l'escalier en bois menant au premier étage, escalier droit et de facture récente, remarquent dans le mur deux pierres superposées et arrondies cachées jusque-là par le limon. L'architecte présente à ce moment-là demande qu'on essaie de dégager ces pierres. C'est alors qu'on met à jour ce qui pouvait constituer le noyau d'un escalier en colimaçon. Poussant plus avant les investigations, on finit par dégager une, puis deux marches, puis tout un escalier tournant. Ainsi s'explique le mur cintré de la cuisine entourant l'escalier à vis, comblé à une date inconnue, probablement dans le courant du XVIII[e] siècle. Ce très rare exemple d'escalier tournant dans les fermes des Franches-Montagnes témoigne de l'ancienneté du bâtiment dont la construction remonte sans doute à la deuxième moitié du XVI[e] siècle.

La découverte de cet escalier a quelque peu perturbé notre programme de restauration. Les travaux ont avancé malgré la difficulté du travail «à l'ancienne» et d'artisans au zèle parfois vacillant. Ceux qui ont visité le chantier à ses débuts pourront mesurer le chemin parcouru. La Fondation prépare l'aménagement intérieur du Musée et elle a mis sur pied une commission qui s'occupe de récolter et d'inventorier les objets offerts par des particuliers.

Nos moyens financiers sont toutefois modestes et réduites nos possibilités d'action. Très parcimonieusement soutenu par l'Etat jurassien, il nous faudrait des fonds pour terminer la restauration et entamer l'aménagement du Musée. Le souci de défendre et d'illustrer le patrimoine rural du Jura est trop souvent relégué au second plan par les échéances administratives et paperassières. Nous cherchons les «perles rares» capables de prendre les contacts utiles, d'éveiller l'intérêt du citoyen et des collectivités publiques, de mener une campagne financière.

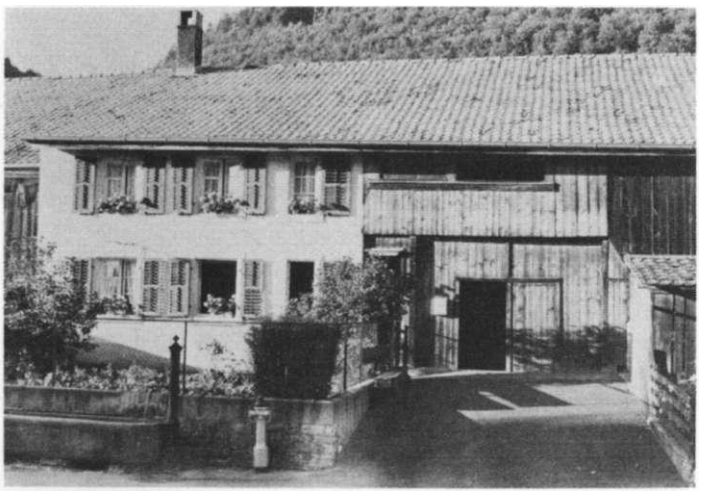
Pour l'heure, la Fondation vous invite à la première fête qu'elle organisera ce printemps. Vous pourrez visiter la ferme du Musée, assister à la projection du film sur les bardeaux ou déguster des spécialités fumées à la voûte ou cuites dans notre four nouvellement reconstruit.

Vue partielle de l'escalier tournant.

Texte : Pierre Grim, président de la Fondation
Plan et photos : Jeanne Bueche, architecte

Soulce et son patrimoine architectural

Deux maisons avec façade principale du côté du mur gouttereau. Remarquez le devant-huis.



Le 31 mai 1980 l'ASPRUJ a tenu son assemblée générale à Soulce, au Restaurant de la Croix-Blanche, dit «Au Paleu». Marianne Beuchat, notre ancienne trésorière, a bien voulu nous présenter son village.

Présentation

«Soulce, 610 mètres. Commune et village dans le vallon du même nom, situé au nord-est de la Montagne de Moutier et ouvert à l'ouest sur la vallée de la Sorne à Undervelier... Dépôt des postes, télégraphe, téléphone. Voiture postale Glovelier - Undervelier - Soulce. Avec la Boiraderie, la commune compte 74 maison, 394 habitants; le village: 66 maisons, 327 habitants. Paroisse. Agriculture, élevage du bétail,commerce de bois et d'escargots. Moulin, scierie, tissage de la soie. Ce village paraît dans les actes publics à partir de 1148 sous la forme de Suiza. Traces d'antiques fonderies de fer. Au XII^{e} siècle, les nobles de Soulce figurent dans plusieurs actes. En 1390, Soulce appartenait aux nobles de Cormondrèche. Au XV^{e} siècle, les nobles de Munchenstein possédaient cette Seigneurerie, qui passa ensuite aux nobles de Staal (Delémont), où ils avaient une maison forte qui subsista jusqu'en 1793. La paroisse a été créée en 1802. L'église actuelle a été bâtie en 1709 et dédiée à saint Laurent. Le presbytère a été bâti par le premier curé, le Père Laurent, ancien conventuel de Bellelay.»

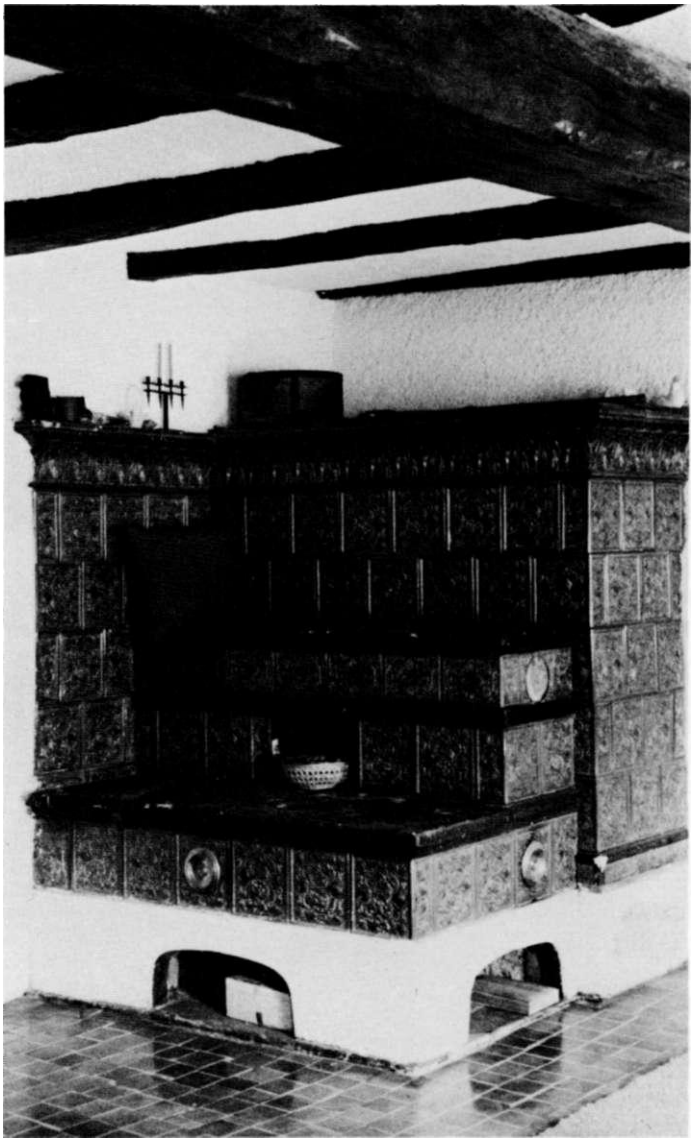
Cette description est extraite d'un dictionnaire géographique de la Suisse datant de 1906 (Ed. Attinger, Neuchâtel)! Peu de choses ont changé: l'itinéraire du car postal qui passe par Bassecourt, le nombre d'habitants qui a bien diminué (230), plus de commerce d'escargots ni de tissage de la soie, ni même de scierie; moins de paysans, davantage de voitures, mais un site qui, lui, est resté merveilleux.

Le village

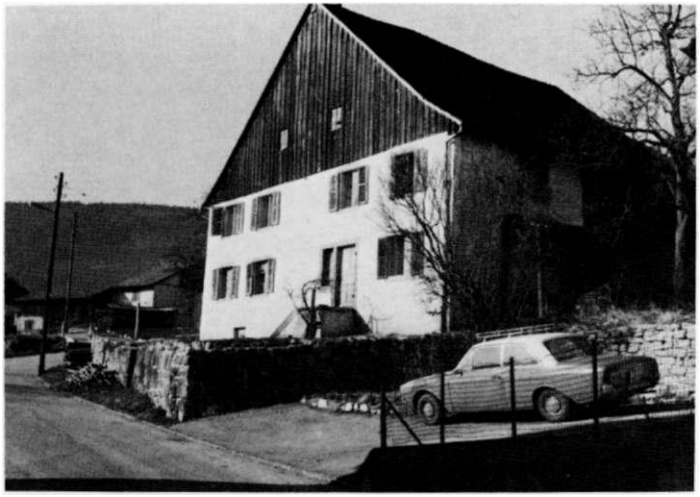
La plupart des maisons du village, notamment celle longeant le ruisseau et la route principale, ont un toit à faible pente et-les pignons à l'est et à l'ouest. La façade est divisée en deux parties: le rural en bois et l'habitation «en dur». Dans le rural un large devant-huis, aujourd'hui fermé, donne accès à l'appartement, à la grange basse et à l'écurie - les devant-huis étaient tous ouverts au début du siècle, d'après les anciens du village, et ces maisons encore couvertes de bardeaux -. L'habitation présente au soleil les fenêtres des chambres, généralement sur deux niveaux. La cuisine dispose d'un accès indépendant, «l'heuchelas» à l'est ou à l'ouest; elle était autrefois voûtée en berceau: la dernière voûte a été démolie en 1972.

Rares sont les maisons possédant un four à pain extérieur (deux seulement, à ma connaissance). Mais toutes, comme on s'en aperçoit en entrant dans le «poille», peuvent, ou pouvaient, s'enorgueillir d'un fourneau à banc dont une partie abrite le four à pain. Le mur nord de la ferme est lambrissé pratiquement jusqu'au sol. C'est là que se trouve le pont de grange qui profite de la pente du terrain pour permettre aux chars et tracteurs d'accéder sans difficulté à la haute grange.

Trois ou quatre fermes, pourtant, ont le pignon au sud: un beau pignon pointu qui leur confère une certaine majesté, car leurs toits sont à forte pente. Ces maisons n'ont jamais été couvertes de bardeaux et doivent dater de la fin du XVIII^{e} ou du XIX^{e} siècles. Peut-être, qu'ainsi orientées résistent-elles mieux aux vents qui peuvent être assez violents le long de la combe de Folpotat.



Fourneau à banc servant de four à pain.



Ferme avec pignon orienté au sud et toit en forte pente.

Pont de grange.

Le moulin

La plus importante bâtisse du village! Elle comprend quatre bâtiments distincts: le moulin proprement dit, portant le millésime de 1747; le rural; un délicieux petit grenier à cheval sur le ruisseau et, construite en pierre, l'ancienne buanderie du moulin, datée de 1831, qui sert actuellement de fumoir à viande.

Désaffecté en 1972 à la mort du dernier meunier, le moulin conserve en ses murs toute la machinerie de meunerie, électrifiée en 1930, en fort bon état. Seule la roue à aubes a malheureusement disparu. Chose curieuse, elle se

trouvait à l'intérieur du moulin: le canal d'amenée d'eau surélevé entre dans le bâtiment par la façade est et en ressort par la façade ouest, au-dessous du niveau du terrain.

Malgré son crépi délavé où percent ici une poutre, là un montant de fenêtre en bois ou un arc maçonné, le bâtiment est fort beau. La porte d'entrée nord, encadrée de pierre de taille, a un beau linteau triangulaire orné de la traditonnelle roue à aube des moulins. Autour d'elle sont sculptés: le sigle latin IHS (Jésus Hominum Salvator = Jésus Sauveur des hommes) surmonté d'une croix; puis 1747 la date de construction; enfin IL P. et S. G., les initiales du propriétaire et de sa femme, très probablement.

A l'est, le pignon très pointu est recouvert de minces petits bardeaux ou tavillons, qui commencent à ressentir le poids des ans... On retrouve ces mêmes tavillons - maigres débris - sur une paroi du petit grenier qui se cache derrière le moulin. Mais sa façade principale, son linteau de porte décoré, sa serrure, tout son environnement enfin sont si beaux, lorsqu'on arrive par le couloir obscur du moulin, qu'on oublie bien vite cet aspect un peu miteux!

Une odeur de fumée et de viande séchée nous attire: voici l'ancienne buanderie à côté du grenier. Relevons sous la fenêtre donnant sur le ruisseau, une pierre plate en saillie creusée d'une rigole: elle correspond à l'évier intérieur où l'on pouvait déverser les eaux de lessive directement dehors. On ne lavait pas tous les jours: dans un coin de la buanderie se trouvait l'alambic !

Le bâtiment du rural ne présente rien de spécial, si ce n'est la sortie à l'ouest, du canal et du ruisseau par deux arcs cintrés de hauteur différente. Les deux cours d'eau se rejoignent sous le prochain pont.

Le canal borde le ruisseau.

Le canal

Ne l'oublions pas, lui qui fait partie intégrante du moulin et qui est la caractéristique de Soulce! Long de 100 mètres, il suit la route principale et la rivière et lorsque celle-ci tourne au sud, il l'enjambe sur une jolie arche de pont pour se diriger dans le moulin. Selon la tradition orale - les archives du village ont brûlé - ce canal a été construit par les repris de justice que, dès la fin du Moyen-Age, le prince envoyait à Soulce aux travaux forcés. Ils exploitaient les forêts et travaillaient dans les charbonnières. Certains lieux-dits témoignent encore de cette coutume: «La Pénitence» notamment, où logeaient les prisonniers et «Le Vatican» qui abritait leurs gardiens.

Large à l'intérieur de 1 m. 30 et de 1 m. 70 hors tout, le canal est fait de grandes dalles de pierres dressées (20 cm. d'épaisseur) arrondies à leur sommet et toutes moussues. Il a quelque 30 cm. de profondeur. Les plus gros blocs atteignent 2 m. 50 de long et même 2 m. 70 sur le passage aménagé en 1843 pour la buanderie.

La sortie du canal sous la façade ouest du moulin.

Les fontaines et les ponts

Pas de problème d'eau à Soulce. Elle surabonde. Des sources surgissent de partout. Rien d'étonnant à ce que l'on trouve autant de fontaines dans le village. Il y en a douze, presque toutes pareilles: auge monolithique en calcaire et fût ou «tchievre» en calcaire également (6) ou en fonte ouvragée (6). Rosaces et feuillages se retrouvent sur tous les fûts de fonte, mais ils sont de modèles différents. Trois de ces fontaines portent sur le bassin la date de 1894. La plus belle est placée vis-à-vis de la cure.

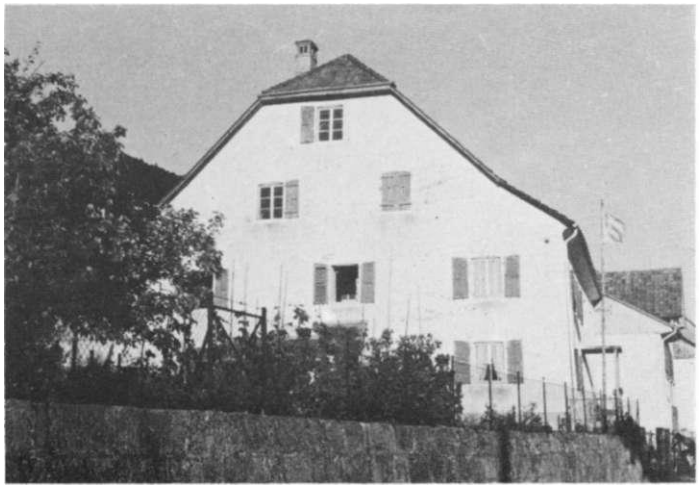
Toutes font partie de notre patrimoine architectural, comme aussi les huit ou neuf petits ponts voûtés qui jalonnent le ruisseau.

Fontaine de 1896 sise devant la cure.

La cure

A part l'église, c'est le seul bâtiment qui ait une histoire «écrite». Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, Soulce et Undervelier ne formaient qu'une paroisse. Mais tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, et Soulce chercha à se détacher d'Undervelier en reconstruisant son église d'abord, puis en adressant une première demande au prince-évêque Simon de Montjoie en 1764. Ce n'est qu'en 1802, sous le régime français que l'évêque de Strasbourg, avec le consentement de Napoléon I[er], accorda l'indépendance à la paroisse et y désigna un curé. Cette date, nous la retouvons au-dessus de la porte de cave à la cure. Maison paysanne à l'origine, celle-ci a subi quelques transformations, notamment au rural - les curés travaillaient la terre autrefois pour subsister - qui a laissé place à deux garages!

La cure bâtie en 1802.



Les greniers

Ils se font rares à Soulce et surtout, il faut les chercher! La plupart ont une «doublure» extérieure en planches qui fait qu'on les confond avec de simples remises. Parfois la «doublure» n'a pas été entretenue, ce qui est bien pratique pour photographier. Certains portent des dates: 1769, 1785.

Il est étonnant de constater avec quel soin et quelle finesse on fignolait la décoration de l'entrée, comme si le grenier, pour nos ancêtres, avait plus d'importance que la maison...

Les accès

N'oublions pas que Soulce a été longtemps un village très isolé, l'ancien chemin d'Undervelier ne passait pas au fond de la vallée, mais à mi-côte, au bord de la forêt. Un mauvais sentier, non carrossable, reliait le village à Courfaivre, et ce n'est qu'en 1904 que fut ouverte la route actuelle, sur un meilleur tracé. Marianne Beuchat

Ecossous di véye temps (Patois du Clos-du-Doubs)

En 1908, mon père, lo Djosèt tchie l'Peultie, l'herbâ, aiprés l'école, èl allait lai vâprèe «Es Près» de Montenô po édie è écoure d'aivô lo manédge. Lo Djosèt Vernie-Marti, qu'aivaît mairie lai Marthe d'i n'sait p' laivoé se c' n'ât p' di Vâ Terbi, è bèyaît 1 fr. 60 po ènne demé djouénèe d'aivô «lés quaitre» o lai nonne èt pe lai moirande.

Lai fanne Vernie botaî lés dgierbes de biè o d'aivoinne dains lai «mécanique» pai p'tétes boussèes bïn épair-peyies; elle léchait tçhissie lés quoûes dains lo tamboé.

Lo Tienne, qu'était vâlat dje d'vaint ses 20 ans, cheuyaît lés dous tchvâs que virint tôt soie chu l'pont de graindge âtoué di graind roi. Ç'ât dinche qu'an aipp'laît lai grainde rue è engrenaidge que viraît feus d'iai graindge.

Lés djements étïnt aitt'lèes pai l'marcon en ènne grosse piertche qu'an aippeule lo brais; èl aivaît pus de dous métrés de londgeou. Lés bétes étïnt dyidès d'aivô lai piert-chatte qu'allait d'ènne sen di brais pai d'chus lo moitan djeuqu'â moére di tchvâ de l'âtre sen po l'teni prou prés di graind roi.

Mains po en r'veni â Tienne que n'était p' è sôte, èl aivaît bote ïn mainte poch' qu'è y aivaît dés brussâles c'te s'nainne-li. ïn pô bragou, è monté chu lai grainde rue, se sieté taint mâ que bïn, mais dâli son mainte s'pregné dains l'engrenaidge di p'tét roi, c'te p'téte rue deintée que faisaît virie lés bairres de trancheméchion.

Tôt comptant lai r'véture di Tienne était envôju atoué de lai bairre; tiaind qu'è tchoyé entraipè, mon pére feut l'premie è compare lo dondgie. E rite po râtaie lés tchvâs dvaint qu' lo brais ne pésseuche chu lai téte di poirajou, que po chur srait aivu mâ aiyu, crais bïn tçhuè.

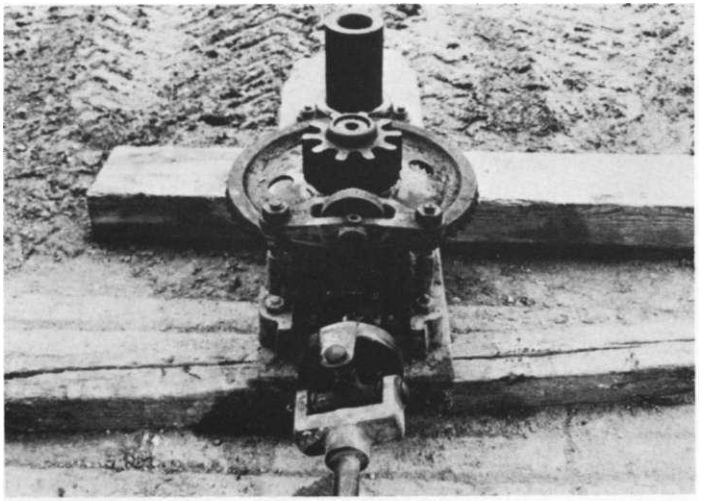
Po écoure è fayaît ïn érâ d'écossous, aîjebïn po lai pre-mière «mécanique» de 1820 è Coérdgemont qu'an viraît è brais, que po çté de 1940 bïn moyoûe. È fayaît dje trâs o quaitre foûes coéyats po virie lai coérbatte, èt pe ïn ôvrie po botaie lés dgierbes chu lai tâle; ïn âtre po tçhissie lés quoues dédains, èt pe encoé trâs o quaitre écossous po ch'coure l'étrain. Lai première «mécanique» n'était dière pus qu'ïn tamboué r'tieuvé de fé; elle était montée chu ïn foûe trâté c'ment ç'tu d'ènne raîsse po sciaie lés chtéres, èt pe ïn lavon déchendaît dedôs en bié.

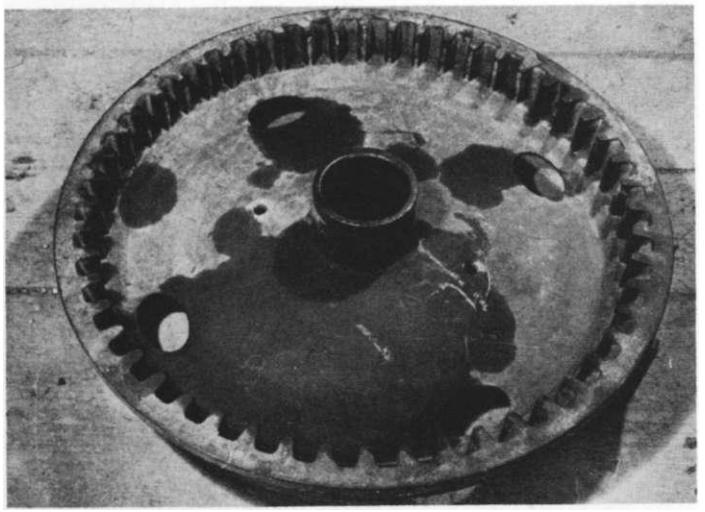
Lés deints étïnt boulonnées chu quaitre laingnes, mains è n'y en aivaît qu'heûte que se cheuyïnt. Lo tamboé n'en avait que quaitre pai raindgie nian p' heûte. Déchus è y aivaît ïn sôtche de tçhevéche è tchairniere que s'aippelaît lai «graindge», è se soyevaît tiaind qu'è y péssaît trop d'étrain d'ïn côp. Lo p'tét paiyisain écoujaît â çhain encoé bïn aiprès 1900. Aivaint l'herbâ, tiaind qu'an v'laît allaie â m'iïn d'aivô trâs o quaitre saits de biè, an airait daivu piedre quasi tôt ènne djoénèe po montaie lo manédge. Voili poquoi an viraît encoé en lai coérbatte aiprès lai dyierre de tçhaitoûeje en bïn des yûes.

Mitnaint i veus épreuvaie d'vos échpliquaie lo traivaiye di manédge en ècmençaint dâ lo graind roi qu'était fait tôt en bôs tchie les poûéres paiyisains; è meûjuraît 1 m. 20 â moitan. L'engrenaidge était dedôs Palentoué, nian p' atoué, po poéyais faire è virie lo p'tét roi aissôtchi d'ïn «pignon» o ènne pivate. Ç'te p'téte rue aivaît 25 cm. en traivé, èt pe elle entrînnaît l'engrenaidge de lai première bairre de trancheméchion. Tôt çoli était monté chu dous piaitons croujis gros c'ment dés traivoiches; éls étïnt r'teni d'aivô dés petéts pas o pitçhèts enflés en terre.

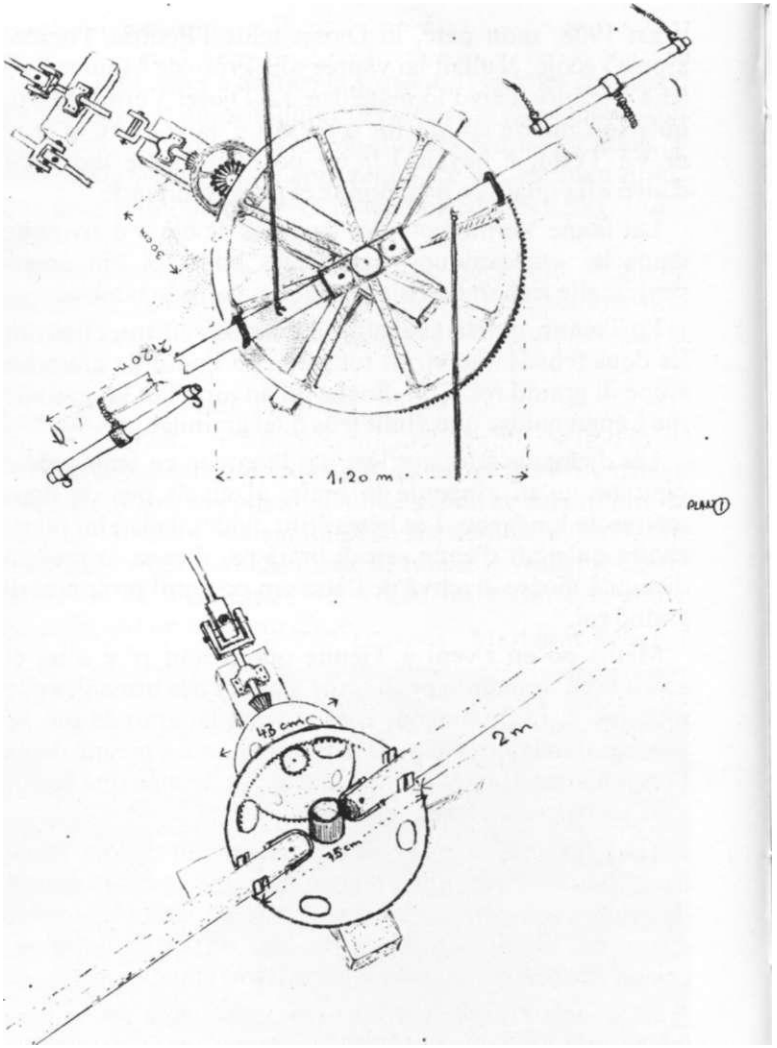
Lo brais tiri pai ïn tchvâ était tçhissi chu lai rive de lai grainde rue dains ïn leudgement, èt pe â moitan, laivoé èl était boulonné.

Lés bairres de trâs métrés de londgeou tçhétçhènne èt pe 4 cm. d'épâssou, étïnt raipondjues pai lo touérlat o lo véye cardan; c'était dous fouértchattes croujies r'tenies pai ènne doubye breutche en croux. Lo touérlat viraît chu ïn p'tét boc en bôs. Lai quaitrième o cintçhième bairre airri-vaît en lai «mécanique» dains lai graindge; elle faisaît virie lo graind roi, ça lai pu grosse rue, qu'aivaît 70 cm. en





Manège démonté: «petit roi» et pignon, cardan et barre de traction. Le tout est posé sur un solide madrier soulevé par une traverse fixe à l'avant et une provisoire à l'arrière.



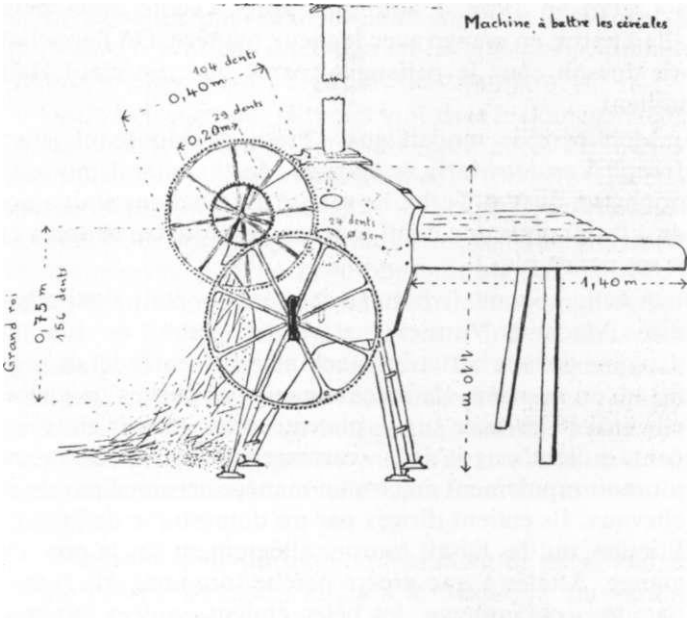
Le «grand roi» ou roue motrice (dentée à l'intérieur).

traivé o se an veut 35 cm. â ré. È pivataît dôs lai «machine», èt pe engrenait lo p'tét roi quasi enson; ç'tu-ci meûjuraît 20 cm. â moitan. Chu son échi viraît, ènne grosse rue brament viraiyie, elle entrïnnaît lai pivate di tamboé; d'aivô 40 cm. en mé, elle était aiche grosse qu'lo tamboé que viraît è pus de 1900 toués en lai m'nute.

Po écoure è brais d'aivô lai coérbatte qu'aivaît bïn 30 cm. de londgeou, an étchaîndgeaît lo graind roi d'aivô lés dous rues d'enson. Ènne coérbatte était vissie chu l'alentoué de lai grosse rue, qu'était dâdon enson po faire pu aîjierement; l'âtre coérbatte était montée de lai sen de lai tâle, aiprès l'échi virvoyaint di moitan, ç'tu di tamboé.

ïn côp lai Marthe s'était trovèe tôt prés de lai rue deintèe di bés; son djipon feut aicreûtchi, èt pe encheûte envirtolè atoué de lai pivate di moitan qu'aivaît è poéne 10 cm. Mon pére rite po boussaie tôt ènne dgierbe de biè dains lo tamboé, èt pe dïnche l'engouérdgie. Lai «mécanique» se râté, dâli lés ôvries raîlènnent. â vâlat de r'teni lés dgements.

Poétchaint bïn s'vent an tchaintaît â traivaiye, nian p' aidé aiprès ïn ptét varre de gotte; pai côp l'un o l'âtre coéyennaît ïn pô. Ç'ât dinche qu'ènne vaprès lo gros Prospér viraît en lai coérbatte tôt de pai lu d'ènne sen d'iai «mécanique»; lo Xaivie èt pe lo Florent d'l'âtre sen. Lai Mairie n'était p' ènne baidgèlle, mains ïn pô ènne youcatte; an en était quasi en lai driere dgierbe d'ènne grosse viri o toénèe; lai baîchatte grimpé chu lai tâle po grimaicie ènne dainse, ènne polcâ; ses londges tiulattes è deintèlles de ce temps-li dépéssïnt lo djipon; lo Prosper raivoétaît, raivoétaît, èt pe rébit qu'è daivaît virie. Lo Xavie, lo Florent n'aivïnt ran vu, ès virint du, dâli lai coérbatte airrivé pai dedôs quasi ès dgenonyes, èt pe soyeuve l'aimoéreû, ç'ât dampie qu'è meusé de virie, mains è feut r'voichè lai téte lai première dains l'moncé de biè écou. Ç'ât ç' qu'an aippeûle pare lés p'nâs! Pus taît çoli béyé ïn mairiaidge èt pe ïn tôt bon ménaidge.



È y é aivu pu d'ènne mainiere de faire è virie lai «mécanique»; dains lai Fraintche-Comtè, an botaît ïn bûe dains ïn bolat, chu ïn piaintchie que tçhissaît chu des rôlats. Laivoé qu'è coulaît prou d'âve, an aivaît ènne rue de m'iïn chu le reu.

Bruno Jeannerat

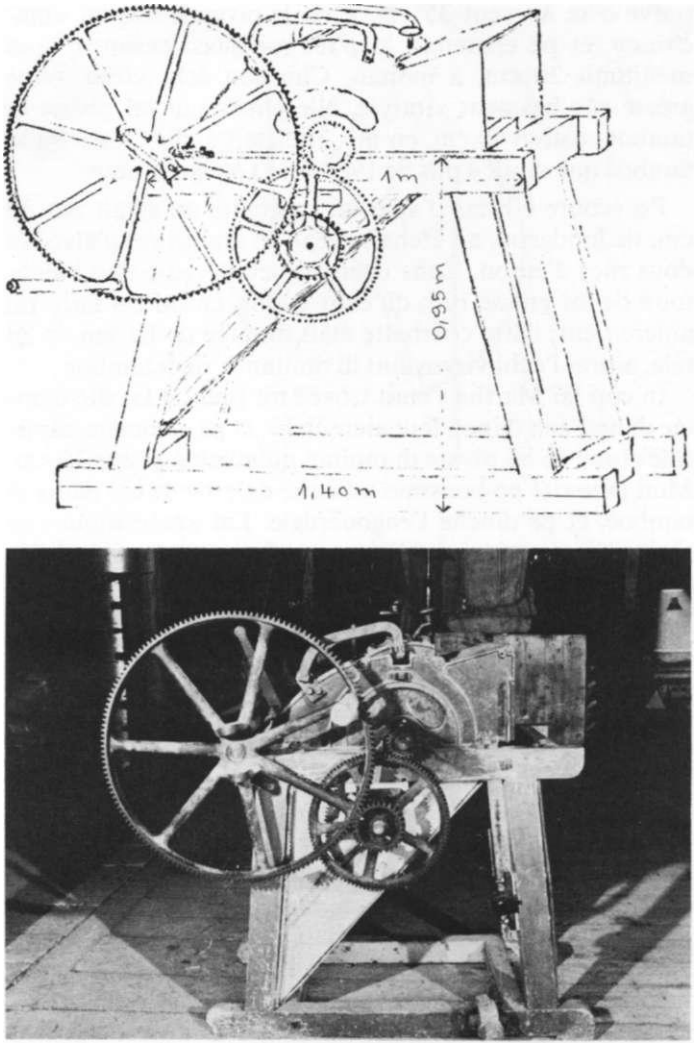
Batteurs d'autrefois

C'était en 1908. L'automne, après l'école, mon père allait battre en grange avec le vieux manège. On l'appelait «le Joseph chez le pelletier», parce que son aïeul était tailleur.

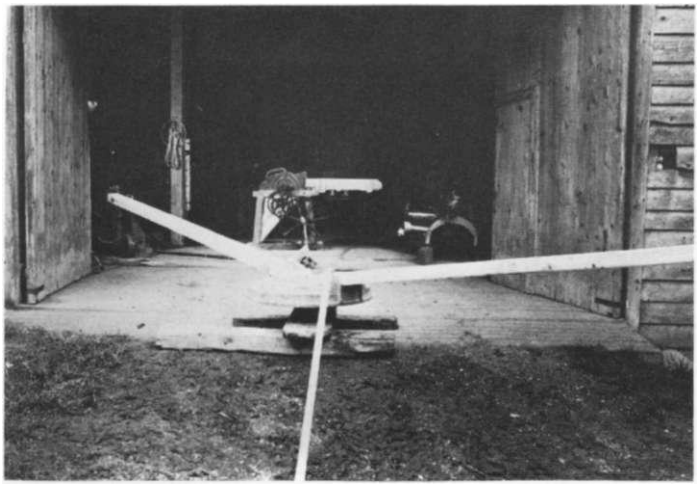
Mon père se rendait aux «Prés» de Montenol, chez Joseph Vernier-Marti, le mari de Marthe, une demoiselle originaire du Val-Terbi. Le salaire d'un batteur était alors de 1 fr. 60 pour une demi-journée, les «quatre heures» et le souper en plus.

A cette époque, le battage des céréales était ainsi organisé. Madame Vernier mettait les gerbes de blé ou d'avoine dans la batteuse (machine représentée ici de profil) qu'on appelait «la mécanique». Par petites poignées, elle étalait les tiges sur le plateau et les glissait entre les dents du tambour et de la «carrosserie». La «mécanique» tournait rapidement grâce à un manège actionné par deux chevaux. Ils étaient dirigés par un domestique de 20 ans, Etienne, qui les faisait tourner allègrement sur le pont de grange. Attelés à une grosse perche (nommée «le bras») par des «palonniers», les bêtes étaient guidées par une longue tige de bois qui allait du centre du manège au mors de chaque animal, les obligeant ainsi à garder une distance constante et à tourner régulièrement.

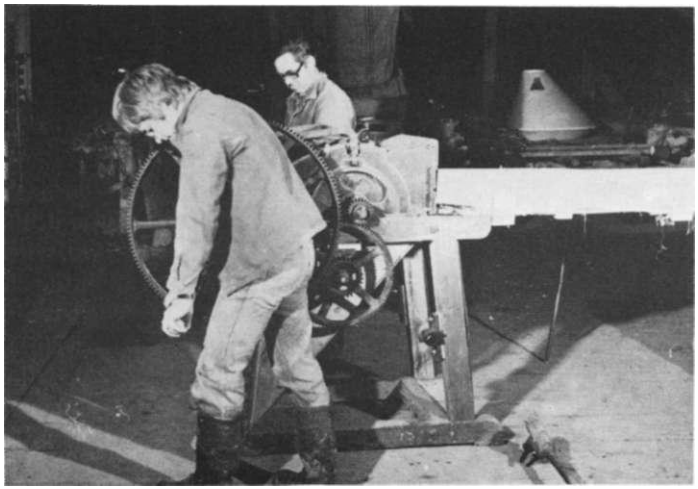
Qu'on me permette cette petite digression avant de présenter les rouages de ce vieux manège. Etienne devait travailler en plein air et, lorsqu'il pleuvait, il n'avait qu'un manteau pour s'abriter. Un jour, non seulement il faisait un temps pluvieux, mais le brouillard enveloppait la campagne et un peu trop malin pour suivre exactement les ordres reçus de son maître, Etienne monta sur la grande roue et s'y assit tant bien que mal. Ainsi, il était au moins dispensé de marcher, car, il faut bien le dire, c'était un travail très monotone de faire tourner les chevaux. Malheureusement, son manteau se prit dans les engrenages de la roue de transmission et il s'enroula si bien autour de l'axe qu'Etienne tomba. Il ne put se relever, car il était déjà bien



La «mécanique» est munie des manivelles qui permettent de l'actionner sans le manège; la «grange» est fermée. A droite en haut: l'entrée des gerbes; à gauche en bas: la sortie de la paille battue.



Le manège est ici provisoirement installé. On voit les bras de traction à chevaux et la perchette de guidage. Manège et battoir sont reliés par deux barres de traction.



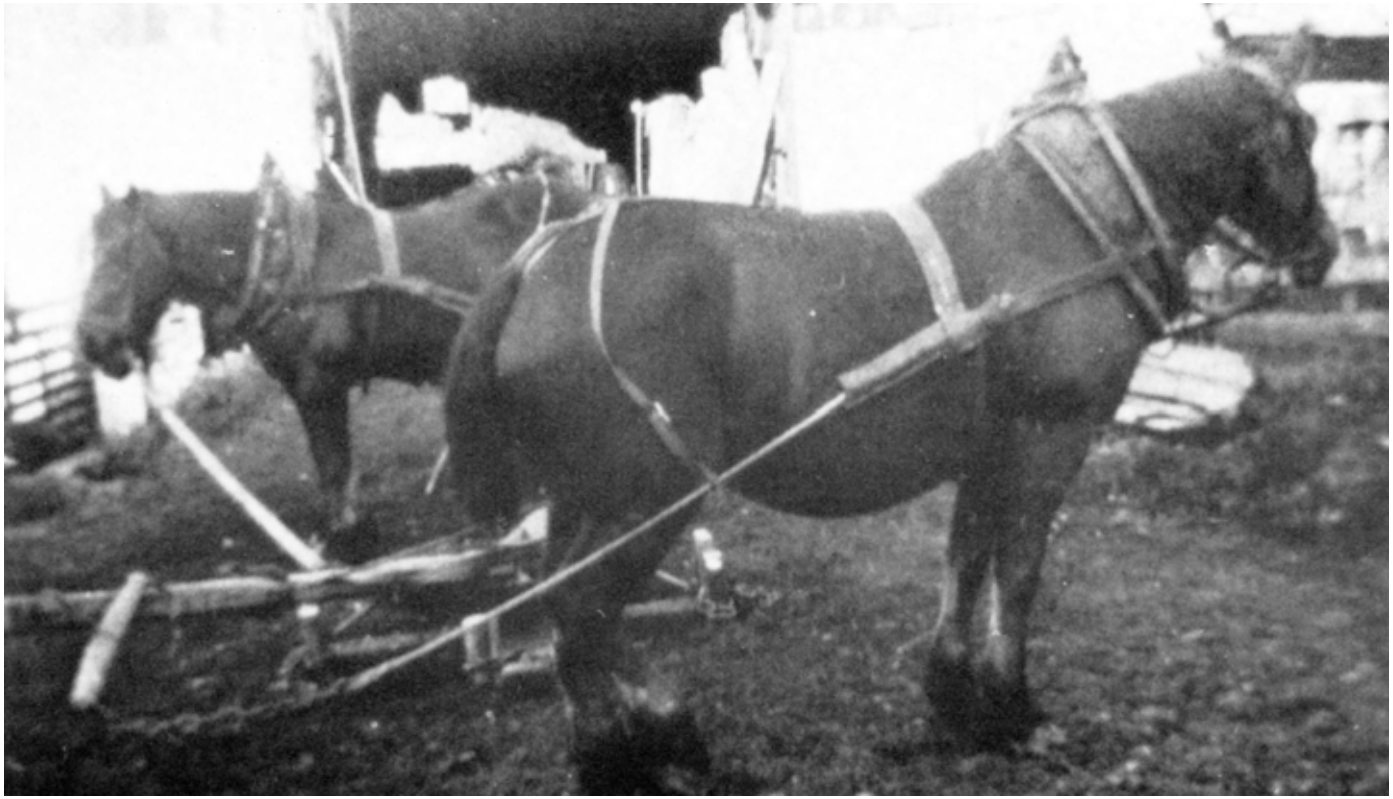
L'auteur de l'article et un jeune compagnon actionnant le battoir complètement équipé (à droite: la table servant à l'étalement des gerbes).

entravé, et les chevaux auraient continué d'avancer si mon père n'était pas intervenu en hâte. Sans lui, Etienne aurait eu la tête écrasée et le paresseux serait mort.

Toute la troupe des batteurs vint tirer le domestique de sa fâcheuse situation et le travail reprit après avoir avalé une «distillée», même si «la tournée» (100 gerbes) n'était pas achevée. On avait eu peur! Avec un vieux «battoir» comme celui que Joseph Vernier avait acheté à Delémont (et même avec ceux de 1940 pourtant bien améliorés), il fallait beaucoup de monde pour battre en grange. A part Marthe et Etienne, on avait besoin d'une ou deux personnes pour amener les gerbes près de «la mécanique», trois ou quatre pour secouer la paille et la ranger. Quand la batteuse n'était pas actionnée par un manège à chevaux, on devait encore engager au moins quatre forts gaillards pour actionner les manivelles qui faisaient tourner les rouages.

Un certain après-midi où on manquait de personnel, le solide Prosper Jeantat s'attela à la manivelle du «grand roi» de la «mécanique»; Xavier aidait Florent à tourner l'autre manivelle. Marie, une des filles de la maison, achevait de mettre les gerbes dans la machine quand, un brin farceuse, elle grimpa sur la table pour singer une polka. Elle y mettait tant d'entrain que le bas de ses longues culottes bordées de dentelles dépassa un peu la jupe. Prosper se mit à admirer la belle avec tant d'émoi qu'il en oublia de tourner sa manivelle. Les deux compagnons, qui peinaient durement, n'avaient rien remarqué, et la manivelle libre vint heurter violemment les tibias de Prosper, souleva l'amoureux et, quand il pensa réagir, il était trop tard. Il culbuta la tête la première dans le tas de grain. On imagine sa mine... N'empêche que, un peu plus tard, la polka et la culbute aboutirent à un mariage, et ce fut un tout bon ménage.

Mais revenons à «la mécanique». La première batteuse installée à Corgémont en 1820 n'était guère qu'un tam-



Un vieux manège photographié à Saulcy vers 1950.

bour denté entouré de tôle et de fonte, le tout fixé à un solide chevalet de bois. Une planche servait de «glissoire» pour le grain et une autre de table pour défaire les gerbes avant de les mettre dans la machine. Une sorte de couvercle à charnière, appelé «la grange», se soulevait au passage de trop grosses brassées («bourrées») pour éviter que le mécanisme ne se bloque. On l'actionnait donc à bras. A la fin du XIX^{e} siècle, on se mit à utiliser un manège à chevaux pareil à celui reproduit ici. La grande roue était appelée «le grand roi» et la petite tout naturellement «le petit roi». Primitivement, tout le manège était en bois; le «grand roi» mesurait 1 m. 20 de diamètre, la petite roue ayant 25 cm. Plus tard, on construisit des installations plus rapides et plus robustes; toutes les pièces de ces manèges étaient en métal et démontables.

Grâce à un jeu d'engrenages présenté sur les croquis, on arrivait à une rotation du tambour de près de 2000 tours/minute. Bien après l'introduction de ces machines, les petits paysans jurassiens continuèrent de battre avec le fléau ou à bras. Jusque vers 1930, on utilisa encore cet outil pour préparer une petite quantité de grain afin d'aller au moulin avant le grand battage automnal. Si on avait voulu monter le manège et «la mécanique», on aurait perdu une journée pour battre trois ou quatre sacs de grain.

Battre en grange avec une batteuse actionnée par des chevaux était malgré tout un travail pénible. La poussière était considérable et il fallait boire plus d'un petit verre d'eau-de-vie pour «la faire descendre». Pas uniquement à cause de la «distillée», mais aussi parce qu'on était content, on chantait parfois tout en travaillant. De temps en temps, les gais lurons plaisantaient et racontaient des histoires sur l'un ou l'autre des batteurs. Une agréable camaraderie régnait à l'époque du battage des céréales et on allait d'une maison à l'autre pour s'entraider.

Texte et croquis: Bruno Jeannerat - Photos: Olivier Evard

Une belle excursion en «Ajoie»... française

Samedi 25 octobre 1980, par un temps plus que maussade, une centaine de membres de l'ASPRUJ ont eu le plaisir de participer à l'excursion automnale de notre société. Organisée par nos amis Marie-Claire et Pierre Grimm, avec l'experte collaboration de M. Maurice Bidaux de Villars-le-Sec, l'écrivain-paysan bien connu. Après nous avoir fait découvrir son coin de terre, il a voulu fournir une évocation de cette région pour les lecteurs de «L'Hôtâ» qui n'eurent pas la possibilité de nous accompagner et, bien sûr, pour le plaisir des participants. A noter que Maurice Bidaux fera paraître prochainement «Traditions paysannes», un bel ouvrage de 280 pages illustrées. (Prix: 27 fr. 70; commandes à passer chez l'auteur, à Bure ou à Villars-le-Sec.)

Note de la rédaction

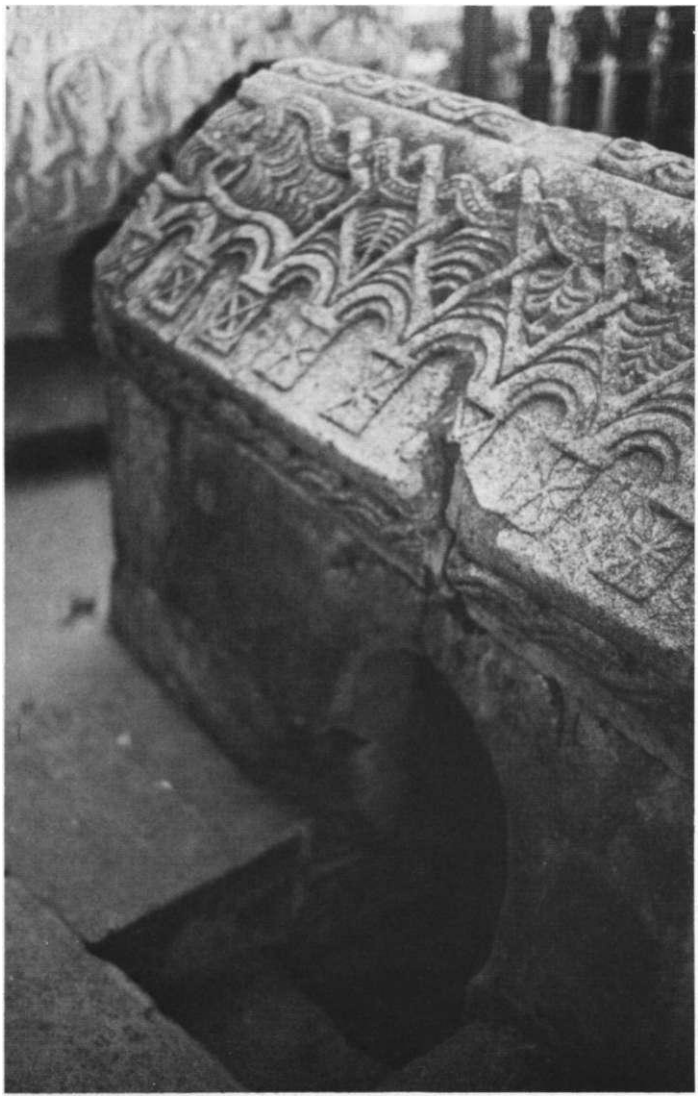
Au village de Croix, un puits à balancier.

Sur mon invitation, faite lors de l'assemblée générale de l'ASRPUJ à Soulce, une centaine de membres de notre association sont venus visiter l'ouest de l'ancienne Ajoie, actuellement située de l'autre côté de la frontière française et partie sud du Territoire de Belfort. Quel dommage que le beau temps des jours suivants n'était pas de la partie!

Le rassemblement des invités étant prévu à Bure, à la mi-matinée, nous avons passé la frontière aux "fermes du Paradis pour arriver au village de Croix, à la petite croisée qui va retenir notre attention. En cet endroit il subsiste trois puits à balancier, dont l'un est encore en bon état, les deux autres attendant réfection. Curieux instruments (bien utiles en ce temps-là) consistant en un fléau aérien, une extrémité chargée, l'autre en contrepoids; muni d'une perche de 5 m., il supporte un seau artisanal d'une quinzaine de litres. Une légère traction suffit pour remonter le seau rempli avec un moindre effort. Il s'agit d'une installation devenue rare. L'un de ces puits porte la date de 1666, les deux autres sont de 1770.

Partons de Croix et dirigeons-nous vers l'ouest. Au passage, nous avons observé la seule maison du village ayant survécu aux invasions des Suisses en 1425, des Suédois en 1636, des Alliés en 1814. Presque une ruine! A peu de distance, la nouvelle église construite en style canadien. Continuant notre route vers l'est nous apercevons le réservoir d'eau en forme de croix construit sur le point culminant du plateau (624 m.) et à l'endroit où saint Dizier fut assassiné en 672. Nous allons, quatre kilomètres plus loin, arriver à Saint-Dizier-l'Evêque, un beau village chargé d'histoire. Il existait déjà probablement au VIP siècle, puisqu'avant l'arrivée de saint Dizier vivait là une communauté de religieuses dévouées à Saint-Martin, et que notre région a été évangélisée par Saint Féréol au V^{e} siècle.

Saint-Dizier-l'Evêque demeure célèbre en raison de ses carrières et de ses tailleurs de pierre, mais aussi et surtout pour son église (qui fut basilique au Moyen-Age) cons-



La célèbre «Pierre des fous» de Saint-Dizier.

truite de 672 à 728 (il en reste le porche et une abside), refaite au XI[e] siècle, en style roman, puis en style ogival lors de transformations ultérieures. Lors de différentes fouilles à diverses époques, le sol de l'église a livré des sarcophages et des vestiges de véritables monuments. Ils sont des souvenirs des époques pendant lesquelles l'élan spirituel, la grande foi furent féconds en cette Haute-Mairie qui comprenait onze paroisses, dont Bure et Courtedoux.

Sous l'abside de l'église, une crypte a été aménagée pour recevoir le sarcophage de saint Dizier, où il ne reste plus qu'un tibia. Dans un local attenant est conservée la célèbre «pierre des fous»[1]) car, autrefois (durant un millénaire, presque jusqu'en 1895), il existait ici un traitement semi-religieux pour les personnes souffrant de la tête.

Au cimetière, on voit encore deux mausolées fort intéressants: ceux des derniers meuniers du pays, fonctionnaires des Habsbourg, seigneurs du lieu jusqu'en 1648, soit une famille Richter venue d'Innsbruck. Imposants tombeaux (respectés par les siècles) parmi les tombes sculptées des Nageotte.

Au Moyen-Age, devant l'église existait une grande place servant de champ de foire. On peut encore voir le linteau de la porte du cabaret le desservant; il est daté de 1510. Plus à droite, on découvrait naguère un linteau du XVII[e] siècle dans le reste d'une porte mazarine.

Quittant ces lieux chargés d'histoire, nous sommes descendus au Val de Saint-Dizier, jadis Saint-Dizier-le-Bas, actuellement petit hameau dépeuplé, en ruines au fond d'une pittoresque et exaltante vallée, blotti dans la verdure et parmi les sources. C'était autrefois le centre de Saint-Dizier à cause de la fontaine dite «des fous», car les malades y étaient trempés chaque après-midi. En ce lieu on trouvait jadis un château et un moulin, car l'endroit était riche en eau et bien caché à la vue d'envahisseurs éventuels. Une des maisons de ce petit hameau moribond possède un «autua» («devant-huis» ouvert).

En passant par la chapelle du choléra (1854), nous avons gagné Délie, via Lebetain et l'ancien Collège des Bénédictins d'Einsiedeln, et rangé nos voitures au parc du champ de foire.

Successivement nous avons admiré:

- le calvaire et le pont de pierre sur l'Allaine (1551);
- la plaque indiquant le niveau de l'eau en 1714;
- la colline où était situé le château dans lequel fut interné l'abbé de Beinwil (Soleure) de 1445 à 1446, prisonnier des Morimont;
- la somptueuse demeure dite des Feltin (datant du XVI[e] siècle), si pittoresque avec sa tourelle;
- au flanc de l'église, des «boules des dîmes», c'est-à-dire des boules sculptées dans la pierre pour signifier l'exemption de cet impôt;
- l'ancien presbytère, demeure construite par Lovy au XVI[e] siècle, qui présente des particularités architecturales intéressantes,

et nous sommes arrivés à l'ancienne gendarmerie, construite en 1576. Sous la conduite de M. Yves Michelet, professeur à Délie, nous avons visité ce très beau bâtiment destiné à servir de Centre culturel. Une immense cave voûtée, un bel escalier «en escargot», de grandes chambres boisées, dont l'une avec une alcôve ravissante, tels sont trop brièvement résumés les charmes de cette demeure bordée d'un canal et d'anciens jardins.

La contemplation ne remplissant pas l'estomac, il était temps de nous diriger vers la petite place du Tilleul où nous attendait un couple d'hôteliers charmants. Ils nous avaient préparé un succulent repas en leur auberge à l'enseigne de la Clef d'Or, et il fallut nous pousser un peu pour que nous reprenions notre périple aux frontière de l'Ajoie.

Ayant pris la direction ouest, nous avons traversé le quartier des usines et, après un parcours de trois kilomètres, nous arrivâmes à Jonchérey. Ce village est historique-

A Faverois, la demeure des barons de Ferrette-Florimont datant de 1610.

Dans l'angle de la façade sud. les «boules» qui nous ont intrigués.

ment connu parce que là, le 2 août 1914, fut tué le caporal Peugeot, première victime française de cette «Grande Guerre» qui devait être la dernière.

En longeant la frontière d'Ajoie et la Covatte, nous sommes arrivés à Faverois, lieu célèbre par ses étangs. Ils sont si nombreux dans cette région qu'on la nomme la «Petite Sologne». Délaissant (faute de temps) les commerçants en poissons, nous avons admiré la demeure des barons de Ferrette-Florimont datant de 1610, en particulier sa tourelle, ses fenêtres à meneaux. Avec ses caves voûtées, ce bâtiment seigneurial servait de magasin des dîmes, de pressoir et aussi d'asile pour les chemineaux (une nuit seulement!). Sur la façade principale, deux «boules» retinrent à nouveau notre attention et provoquèrent pas mal de questions. Taillées dans les moellons de la chaîne d'angle, elles sont de deux types. Tout d'abord une «boule» hémisphérique, semblable à celle vue sur un des contreforts de l'église de Délie, quoique passablement plus volumineuse. Un peu au-dessus, avec un autre moellon, une «boule» plus large et nettement aplatie, avec un trou au centre. Deux théories s'affrontaient: celle de Mlle Bueche, qui reconnaît là des signes destinés à détourner les influences maléfiques; la mienne, qui attribue à ces sculptures une signification en rapport avec la fiscalité. Pour mettre tout le monde d'accord, il aurait fallu un expert, mais comme il faisait défaut, nous avons repris la route en direction de l'est, du côté de l'Alsace.

Quittant Faverois, nous avons traversé une plaine parsemée de nombreux étangs réservés à l'élevage de la carpe et, après un trajet d'environ six kilomètres, nous sommes arrivés à Suarce, un grand village meurtri en 1944, mais où il subsiste de nombreuses maisons à colombages. De belles demeures des XVI^{e}, XVII^{e} et XVIII^{e} siècles sont bien typiques avec leurs colombages pré-alsaciens. Notre attention a été tout particulièrement retenue par celle qui borde la place principale, une maison du XVI^{e} siècle soigneusement restaurée. Elle en annonçait beaucoup d'autres, mais le temps manquait pour étudier en détail toutes ces fermes aux murs constitués par un assemblage de poutres de chêne et de pisé. Il faut dire que l'approche de la nuit et une petite bise frisquette nous empêchèrent d'admirer comme nous l'aurions voulu les fenêtres, les auvents, les abords des étables ou les alentours.

Suarce, le centre du village avec ses maisons à colombages.

Reprenant le chemin de la frontière, nous vînmes à Courcelles et, entre chien et loup, nous avons parcouru ce charmant village proche de Montignez. Nous avons plus particulièrement admiré la maison des comtes de Ferrettes datant du début de XVII siècle; elle est renommée pour ses épaisses murailles, ses fenêtres jumelées et à meneaux, et, surtout, son four à pain extérieur suspendu, hélas récemment détruit par un camion qui le heurta en passant.

Courcelles, la maison des comtes de Ferrette avec son four à pain extérieur.

Apès cette visite, nous avons vu une maison à la toiture écroulée et d'autres en mauvais état, car cette région est pauvre et se dépeuple. Il n'était plus temps d'admirer tous les détails de cette belle localité, car la nuit était arrivée.

Et voilà, après une excellente journée, ce fut l'heure de se quitter. Les membres de l'ASPRUJ retournèrent alors vers l'Ajoie, le Jura, la Suisse, car des participants étaient venus de fort loin. Beaucoup déclarèrent vouloir revenir visiter cette belle région, lorsque le temps serait plus clément. Ils seront toujours les bienvenus!

Maurice Bideaux, écrivain-paysan
Villars-le-Sec

') Cénotaphe de Saint-Dizier, fin VII^{e} -début VIII^{e} siècle, autrefois dans le chœur de l'église. Superbe sculpture mérovingienne. On faisait passer les fous sous le cénotaphe. (J. Joachim, Délie)

Souvenir de Delle.

Le travail du boisselier

L'exposition consacrée au travail du bois dans le Jura, organisée par l'ASPRUJ en automne 1979, a permis au public de voir des artisans à l'œuvre.

Cette année, notre revue a le plaisir de présenter à ses lecteurs le savoir-faire du boisselier Philippe Boichat, des Bois, ce qui rappellera de beaux moments aux visiteurs de l'exposition.

Encore enfant, Philippe Boichat (âgé aujourd'hui de 27 ans) a appris les secrets de la boissellerie auprès de son grand-père maternel, feu Paul Baume. Bien que gagnant sa vie en usine, Philippe Boichat est si passionné par la vie rurale qu'il s'est installé avec son épouse dans la petite ferme de son aïeul, belle maison de 1615. Tous ses loisirs sont réservés à la garde de quelques pièces de bétail et, bien sûr, à la boissellerie. C'est donc là qu'on le rencontre de temps à autre en train de cercler une seille ou de graver le manche d'une petite cuillère en bois pour la crème; ici, les outils déjà utilisés par les mains des ancêtres continuent de vivre sous les doigts habiles du jeune artisan.

(2)

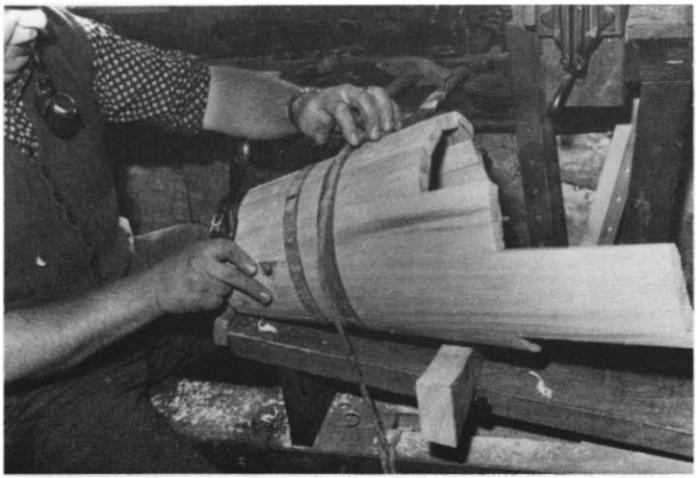
Suivons avec lui, étape par étape, la naissance d'un baquet «à traire».

Notre boisselier utilise du bois d'épicéa ou de sapin blanc, coupé quand la sève est en bas, donc l'hiver de préférence. Cependant, il avoue que du bois de cerisier, de platane, de chêne ou d'autres essences conviendrait aussi.

Plusieurs mois plus tard, Philippe Boichat fend ses bûches avec un fer à bardeaux pour obtenir des douves (1). Il procède alors à une mise de longueur approximative. Ensuite, il ébauche l'incurvation des douves selon le rayon choisi en les taillant au moyen d'un couteau à deux manches (2). Sur le banc à douves, cette incurvation est contrôlée avec une jauge que le boisselier a fabriquée. Puis il façonne l'intérieur de la douve à l'aide du couteau de forme. D'après sa jauge, il «fait» les angles en passant les deux côtés étroits des douves sur une grosse varlope.

Une fois que toutes les douves sont ainsi préparées et minutieusement contrôlées au moyen de la même jauge, le boisselier peut procéder à l'assemblage: c'est dès cette

(3)



(4)

(5).
(6)

étape qu'on remarque pour la première fois la forme du baquet. Les douves sont disposées dans un gabarit sur lequel un cercle de travail les entoure (3). Il faut parfois corriger l'angle d'une douve ou l'autre par quelques coups de varlope, mais c'est assez rare. Ensuite il chasse le cercle à gros coups de marteau et à l'aide du «chasse-cercle». La-même opération se répète pour le cercle du bas, de dia-mète inférieur, le premier cercle disposé sur le gabarit

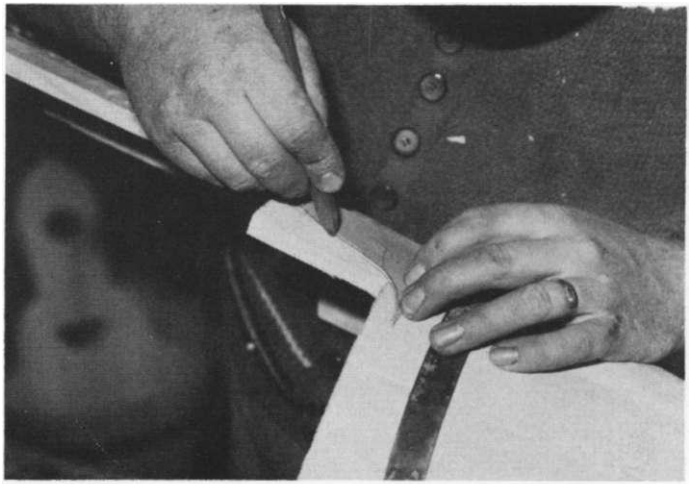
(7)

étant celui du haut. Les douves sont donc rassemblées et resserrées par les cercles; le boisselier, travaillant sur un garrot, peut donc arrondir l'extérieur du baquet à l'aide d'une vastringue (4). Ensuite, avec un petit rabot, il aplanit l'extrémité des douves, au fond du baquet. Ce travail est assez long, car il n'est pas aisé de raboter du bois debout (5). Puis, avec un trusquin, il trace le diamètre intérieur du baquet (6) et commence le «revidage» avec la

plane (7). Après ce travail intervient une opération délicate: tailler, au moyen d'une jabloire, la rainure intérieure qui recevra le fond du baquet (8), les mesures et la taille doivent être nettes pour assurer l'étanchéité du fond. Dans la rainure ainsi pratiquée, il prend la mesure pour la planche du fond avec un compas. Le fond est découpé à la scie à chantourner, ce qui exige un habileté certaine. Une bonne planche fera l'affaire. Le pourtour de ce fond sera

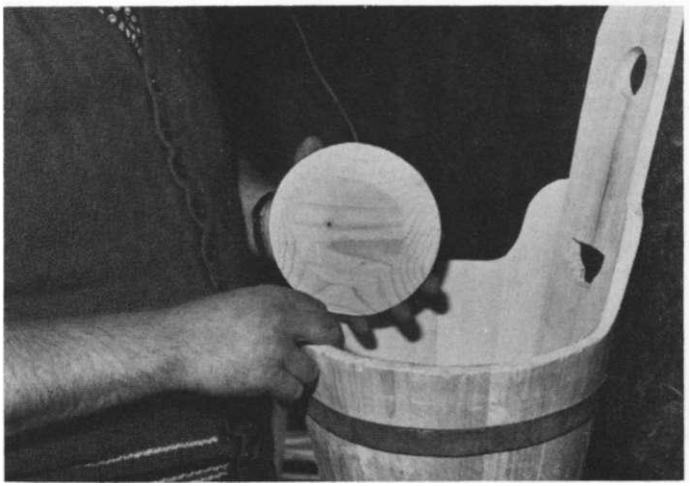
(8)

taillé en biais sur sa face extérieure de telle manière qu'elle corresponde à la rainure où le fond entrera. Ce travail se fait au couteau à deux manches. Ensuite, il procède à la mise de longueur définitive: il marque la longueur choisie au moyen d'un trusquin improvisé. Un chablon exécuté par le boisselier donne le contour de la poignée (9) qui sera découpée à la scie à chantourner dans une douve laissée de longueur supérieure aux autres. Le trou pour suspendre se



(9)

(10)



(11)

Cercle ouvert

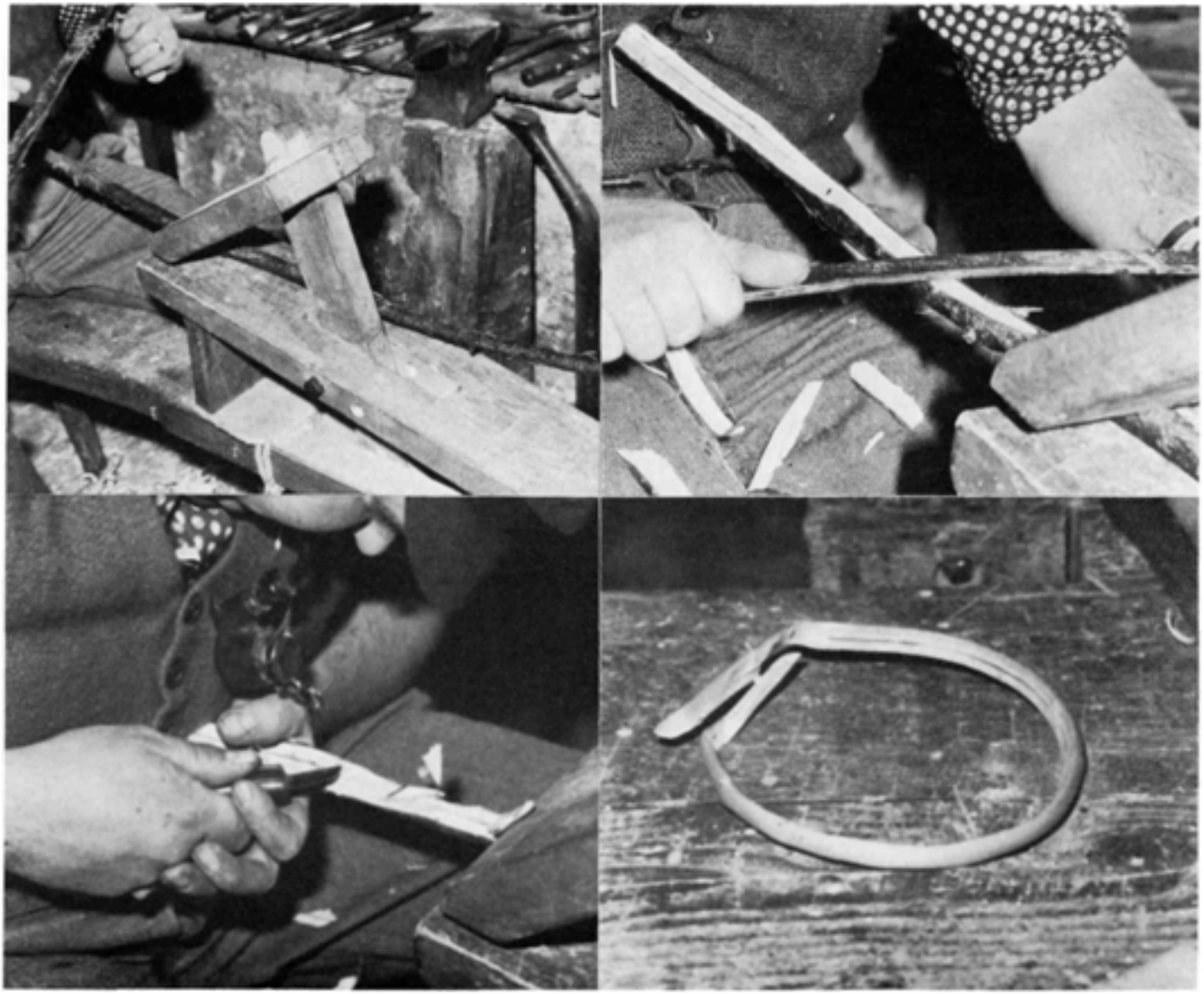
Taille vue de dessus

Taille vue de côté

Taille vue de côté

Nœud

(12 à 15)



fait au vilbrequin alors que la poignée reçoit sa forme à la scie à découper. Ensuite, l'artisan polit les bords des douves à la râpe et... au papier de verre!

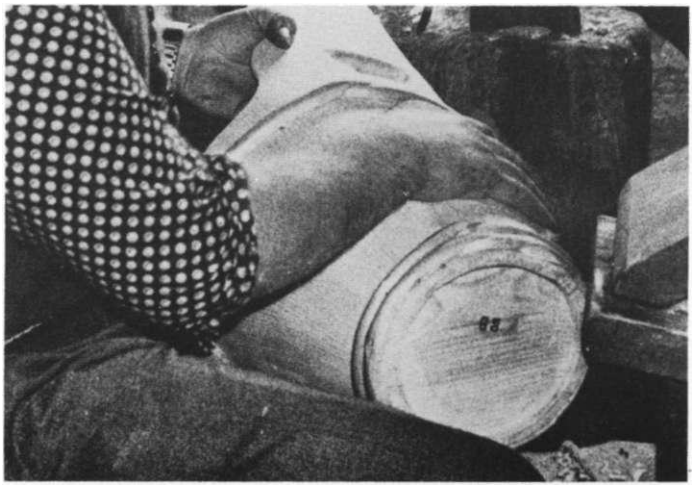
Phase importante, la pose du fond. Après avoir enlevé le cercle inférieur, le boisselier descend le fond dans le baquet par le haut; la pression exercée sur le fond (10) par la main du boisselier écarte les douves qui se referment sur ce fond quand il a pénétré dans la rainure. Le cercle inférieur est alors replacé et chassé pour qu'il resserre bien les douves contre le fond.

Reste à faire le cerclage définitif; pour les baquets «aux veaux», en fer, pour d'autres, tel que notre modèle, en bois. Le cerclage en bois exige des branches d'épicéa coupées quand la sève est descendue. On choisit des sapins rouges situés à l'envers. Philippe Boichat trouve ses branches dans les côtes du Doubs, près de Fromont ou de l'Aiguille. Il faut que ces branches conservent leur humidité, ce qui est facile en morte saison. La circonférence du cercle ayant été mesurée à la ficelle, le boisselier fixe une branche au banc d'âne (sur lequel s'exécute de nombreuses opérations, l'artisan sachant y adapter bien des accessoires). A l'aide du couteau à deux manches, il partage la branche jusqu'au cœur dans le sens de la longueur, évidemment (12 à 15). Il ne doit pas oublier de respecter l'inclinaison du baquet et taille donc la branche en conséquence: la partie de branche mise à nu par la taille s'appuiera intégralement sur les douves. Il procède ensuite à la taille des encoches qui constitueront le nœud du cercle (voir dessin exécuté par le boisselier). La gorge ainsi creusée ne doit avoir aucune bosse à l'intérieur sinon la branche se cassera dès que l'artisan la pliera. La branche ainsi taillée subit ensuite une cuisson pendant une bonne heure. Alors l'écorce s'enlève très facilement et la branche est assouplie de telle sorte qu'on peut la nouer. Une fois le cercle noué, le boisselier s'empresse de le poser sur un cône de bois qui lui donne la forme voulue. Maintenu au moins dix minutes sur ce cône, le cercle en est ensuite retiré pour être fixé définitivement au baquet à coups de marteau assénés sur le chasse-cercle en bois (11). Un chasse-cercle métallique blesserait le cercle de bois. Les bouts de branche dépassant le nœud sont coupés à fleur. Le cerclage en bois est achevé; le boisselier affirme que pour des barattes à beurre, par exemple, le cerclage de bois peut prendre autant de temps que toutes les autres opérations réunies tant la taille de la branche et des nœuds est longue et minutieuse.

Enfin, Philippe Boichat arrive au bout de ses peines: il peut terminer son œuvre par le polissage final et... (16) par la marque à feu sur le fond extérieur de la seille: Ph. B.

Texte: Maxime Jeanbourquin
Photos: Yvan Rais et Gérard Marquis

(16)



Problèmes concrets de la rénovation de fermes anciennes

Ferme de l'Envers de Sonvilier

Construite à 1090 mètres d'altitude, cette ferme est située à 1,5 km. à l'ouest du Restaurant des Pontins (route Saint-Imier - Val-de-Ruz) au sud du chemin de la Montagne de l'Envers sur Chasserai. Elle n'a pas de nom.

Elle est datée de 1652 sur le portail du devant-huis, au sud. Sa construction a été peu modifiée depuis l'origine. Les étapes principales sont probablement les suivantes :

Avant restauration, automne 1979.

1652	Construction de la ferme.
1673	Ouverture de la fenêtre à meneaux de la «belle chambre» portant cette date.
XVIII^e	Agrandissement sur le côté est comprenant : l'auvant, la couverture du four à pain, la construction de la chambre est.
XIX^e	Remplacement de la petite fenêtre de la chambre du premier étage par deux fenêtres modernes de grande dimension (mal proportionnées).
1899	Fermeture du porche au nord et à l'est. Une date gravée dans la pierre a été retrouvée : 1899.
XX^e	Installation d'une pompe à eau dans le devant-huis. Démolition de la hotte de cheminée ou «cloche» et construction d'un canal de cheminée moderne dans la grange. Installation de six lampes électriques.

Sans l'ancienne charpente, début août 1980.

A remarquer :

Dans la cuisine :

- cheminée à linteau droit avec colonne d'angle (pierre de taille);
- quatre portes avec encadrements en pierre de taille;
- évier rond, en pierre, avec écoulement d'eau à l'extérieur;
- trois «métras» encastrés dans les murs;
- sol dallé de «laves» de grandes dimensions;
- four à pain;
- la porte d'entrée est surélevée de trois marches.

Dans la «belle chambre»

- établi d'horloger devant la fenêtre;
- trappe au plafond, unique accès à la chambre est du premier étage.

Etat à l'automne 1979

La toiture était effondrée en plusieurs endroits, l'eau et le gel avaient fait d'importants dégâts, soit dans la charpente qui était irréparable, soit dans les murs qui étaient à certains endroits déformés et qui demandaient une remise en état rapide.

Restauration en 1980

Cette transformation, qui a débuté au printemps de cette année, a été faite avec le souci de retrouver les techniques et les formes anciennes. La charpente a été totalement refaite en s'inspirant de l'ancienne construction par ses six «colonnes» de forte section, ses chevrons constitués par des troncs de sapin taillés sur deux faces, ses poutres et montants ajustés à l'ancienne et fixées par des chevilles de bois.

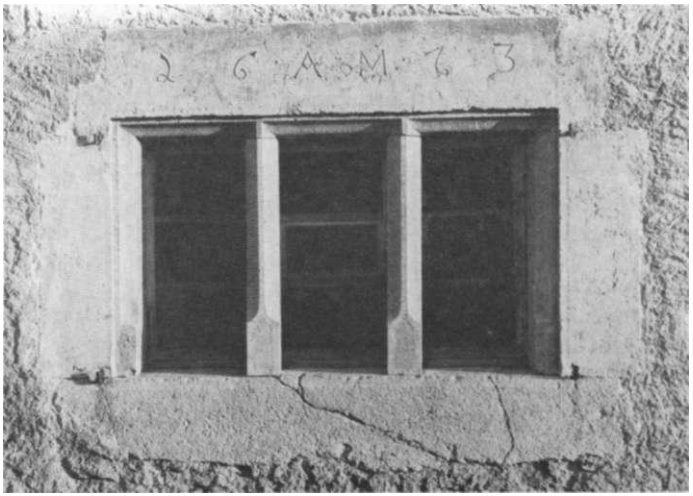
Comme à l'origine, la couverture du toit d'une superficie de 305 m^2 est assurée par des bardeaux de 66 cm. de long, taillés dans du sapin blanc.

Pour revenir à la situation d'avant 1899, le mur est de l'auvent a été démoli, l'appui de l'auvent se faisant sur deux poutres de bois. Ainsi, la belle façade orientale est à nouveau visible de l'extérieur.

La «cloche» de cheminée a été reconstruite dans la grange à sa place primitive selon les traces anciennes. La construction de la cheminée de cuisine s'inspire de celle de la ferme «La Sorcière» (1626) aux Grandes-Crosettes № 40 (NE).

A l'extérieur, les deux meneaux de la fenêtre de la «belle chambre» ont été refaits.

Fenêtre de la «belle chambre» avec ses nouveaux meneaux.



Cuisine.

Au nord, le pignon ainsi que la porte de la grange seront prochainement lambrisés comme à l'origine, avec des lames verticales.

La réussite d'une telle entreprise dépend de l'esprit, des connaissances et de l'habileté des artisans qui participent à sa réalisation.

Reconnaissants envers ces derniers, nous tenons à les citer :

Charpente: Jean-Louis Geiser, La Ferrière.
Toit de bardeaux: Denis Sauser, La Chaux-du-Milieu.
Cheminée et maçonnerie: Noël Stalder, Courtelary.
Ferblanterie: Henri Isler, Mont-Soleil.
Menuiserie: G. de Marco, Mont-Soleil.
Meneaux: H. Bloc-Fachinetti, Neuchâtel.

P. et H. Schneider Un des «métras» dans le mur.

Problèmes concrets de la rénovation de fermes anciennes

Une ferme à Soulce

Marc Beuchat-Simon, bourgeois et natif de Soulce, est mécanicien. Sa femme est intitutrice. Actuellement ils exploitent le Restaurant de la Croix-Blanche à Soulce. Mais, au moment où s'est posé le problème de l'achat de leur maison, ils ne songeaient nullement à une telle modification de leurs activités.

Cet achat s'est effectué après une évaluation très approfondie des problèmes posés et de leurs conséquences.

Nous pouvons les résumer ainsi:

1) Avant l'achat : choix de l'immeuble, évaluation des coûts et des possibilités financières.

2) Décision: organisation du travail, planification, demandes de soumissions et offres, planning des étapes de travail.

3) Exécution: rénovation et aménagement.

4) Entrée en jouissance: finitions, décompte des travaux.

Essayons de retracer cette belle expérience.

En 1974, M. et Mme Beuchat sont confrontés au problème de leur habitat. Continuer à vivre en logement ou devenir propriétaire? Construire à neuf ou acheter un bâtiment existant et le transformer?

Avant l'achat, il fallut prendre conscience des raisons qui les poussaient vers cette forme d'indépendance (et de dépendance!).

Une maison est une attache et il importe d'évaluer ce qui en découle, sur le plan affectif, professionnel et du lieu géographique. C'est le premier choix. Pour M. et Mme Beuchat, il fut décidé de vivre à Soulce et de trouver une vieille maison à restaurer et à préserver ainsi de la ruine.

La décision de principe prise, ils se mirent à la recherche de l'objet de leurs vœux. Ils prirent des contacts, firent le tour de maisons et, finalement, trouvèrent un lieu qui leur plut. La propriétaire d'alors, une tante de Marc, était une dame âgée, ayant pratiquement toujours vécu en ce lieu et y étant très attachée.

Comme M. et Mme Beuchat désirent essentiellement la sauvegarde de leur village et de sa population, une solution put être trouvée, préservant l'habitation et leur permettant d'acquérir la maison. Une clause, octroyant à la tante, après transformations, un droit de jouissance viagère gratuite pour un logement, fut incluse au contrat de vente de la maison.

La décision prise, se posa dès lors le problème du coût. Il fallait que la dépense (achat et transformations) soit supportable, que les intérêts et l'amortissement ne deviennent pas une charge excessive.

Dans un premier temps ils établirent le relevé du bâtiment. Ils étudièrent les moyens d'adapter la maison à leurs besoins, sans toucher trop fortement aux structures existantes, d'une part à cause des frais que cela entraîne forcément, d'autre part pour maintenir au maximum le charme du bâtiment existant. Des amis les aidèrent et les conseillèrent.

Le projet détaillé en mains ils firent appel aux entrepreneurs, estimant le recours aux gens de métier absolument nécessaire. Ceux-ci étudièrent alors les travaux à faire et établirent des offres et devis aussi complets que possible. Ils permirent une estimation maximale des coûts. C'est le seul et unique moyen de connaître la valeur des travaux à entreprendre et des économies à faire. Cette estimation fut présentée à la banque qui détermina les charges futures.

Dans le cas présent, il s'imposa d'emblée que, pour mener à chef les travaux, il fallait organiser la réfection par étapes. Cela permit à M. et Mme Beuchat d'habiter rapidement la maison, même si tout n'était pas fini, et

aussi d'amortir les charges suffisamment, avant de reprendre d'autres travaux.

L'exécution des travaux entrait ainsi dans sa phase active. Le programme fut établi comme suit:

1) loger la tante, qui habitait déjà les lieux et qu'il était nécessaire de déranger le moins longtemps possible;

2) se loger, en accordant la priorité à la réfection de la cuisine, de la salle de bains et d'une chambre (le séjour);

3) aménager ensuite la chambre à coucher avec son escalier d'accès;

4) les finitions.

Les aménagements extérieurs furent remis à plus tard.

Il faut relever que l'état du bâtiment, au moment de l'achat, est très important, car il détermine grandement le montant des travaux à entreprendre. Dans notre cas la ferme était saine, la toiture entretenue, les murs relativement secs. Le terrain étant marneux, il fallut assainir l'assise en drainant entièrement le bas des murs extérieurs (murs de parement avec remplissage intermédiaire) et ainsi prévenir les remontées d'humidité.

Possédant des devis complets, dotés d'un programme de travail bien réparti et d'une foi «à rénover les vieilles fermes» si ce n'est à soulever les montagnes, M. et Mme Beuchat franchirent le grand pas.

L'organisation du travail était imposée par les possibilités financières. Il fallait absolument faire un maximum de travail soi-même pour diminuer les charges et les rendre supportables. Marc Beuchat eut la chance de trouver des aides, souvent bénévoles, pour ses travaux. Il sut aussi maintenir le moral nécessaire pendant ces longs jours de labeurs souvent rudes et pas toujours enthousiasmants. Pour M. et Mme Beuchat, cette maison était naturellement un but, mais ils voulaient aussi que les travaux se fassent dans une ambiance joyeuse et amicale.

A fin 1975, après une année d'études et de préparation, les artisans intervinrent pour accomplir les tâches essentielles requérant une main-d'œuvre qualifiée et de bon rendement. Ils apportèrent également toute leur expérience et leurs conseils pour permettre au client et à ses aides de fournir un travail personnel de qualité et d'arriver aux résultats escomptés.

La rénovation fut menée rondement puisque la tante put prendre possession de son logement en été 1976 déjà. Elle en fut particulièrement heureuse, car elle supportait mal d'être délogée, même momentanément.

En octobre 1976, M. et Mme Beuchat dormaient chez eux. Dans des sacs de couchage au salon, mais tout de même!...

La chambre à coucher fut prête plus tard et les finitions achevées dans le courant de 1978. Les travaux d'aménagement extérieurs seront entrepris en 1981.

Tout paraît court, après coup!

Il faut prendre bien conscience de ce que cela a demandé en heures de travail, en «coups de main», en soucis, mais aussi en rires. Que de bières, que de «demis écluses» entre amis lorsqu'on s'arrêtait un peu! De conseils aussi, car chacun a des idées, pas toujours bonnes d'ailleurs, d'où l'art de choisir.

Une telle expérience montre une solution valable pour préserver nos habitations rurales de la vente à des citadins, qui en font des résidences secondaires. Il faut, certes, une belle dose de courage, mais le désir de M. et Mme Beuchat est que leur expérience puisse intéresser d'autres personnes, des jeunes en particulier. Il importe d'insister sur le fait qu'il faut accepter de vivre, pour une certaine période, plus simplement, plus péniblement. Cela seul permet de rendre une telle opération financièrement supportable.

Actuellement M. Beuchat espère que des équipes d'entraide puissent se créer, groupant ceux qui ont déjà vécu une telle aventure. Pour donner un coup de main, quant c'est trop dur (ça arrive!), pour sauver nos vieilles fermes.

Et pour conclure, rappelons les étapes:

Achat	Noël 1974
Début des travaux	Noël 1975
Logement de la tante prêt	Juillet 1976
Entrée du nouveau propriétaire dans sa maison	Octobre 1976
Maison prête	Juillet 1978
Alentours	1981

Une ferme aux Breuleux

Le problème qui s'est posé à M. et Mme Clément Saucy-Vauclair est différent du premier exemple quant aux raisons qui ont déterminé le choix d'une maison, mais similaire par les problèmes liés à la rénovation d'une vieille ferme.

Point de départ, le choix. Vétérinaire nouvellement établi aux Franches-Montagnes, M. Saucy doit trouver à se loger, dans le village, avec une situation relativement centrée, d'accès facile en tout temps. Il recherche aussi la possibilité de grouper son habitation et son cabinet médical, avec les dépendances nécessaires. Le désir de restaurer et maintenir une ferme vouée à la démolition fait également partie de ses préoccupations.

Le problème financier est très important, puisqu'il ne peut pas beaucoup participer à l'exécution des travaux. Il sait en revanche pouvoir compter sur une aide bénévole de ses frères, dans le cadre de leurs possibilités.

Le bâtiment est fort bien situé dans le village, Grand-Rue 18.

Avant l'achat, une visite des lieux est effectuée avec l'architecte. Elle ne peut naturellement être que superficielle en ce qui concerne les structures et le terrain. Mais la beauté du bâtiment, ses deux grandes cuisines voûtées, son vaste toit et ses façades, dont trois sont pratiquement d'origine, séduit et enthousiasme. Le projet, après quelques esquisses, fut assez aisément établi, car on décida d'utiliser au maximum les éléments existants. L'architecte articula l'ensemble sur les voûtes, le pont de grange, le volume du toit, les façades et leurs ouvertures.

Avant.

Après

Le large avant-toit provient du retrait de la façade au sud-ouest!

Avant

(voir plan)

Après

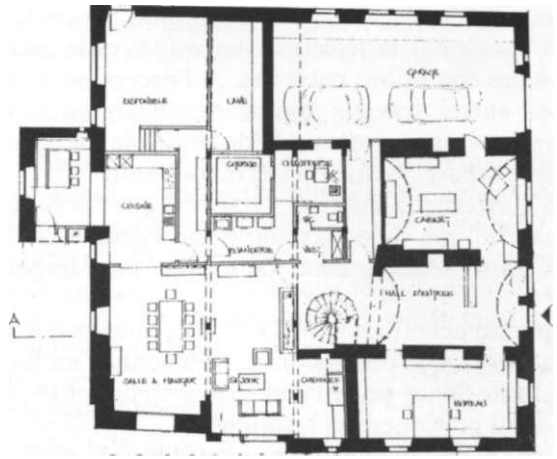
L'estimation des coûts fut nettement plus délicate. L'état de vétusté de l'immeuble n'était pas apparent. Et trois éléments de renchérissement ne pouvant être déterminés à l'avance alourdirent les dépenses. Dans l'ordre: une maison entièrement bâtie sur une plaque de rocher très dure présentant une forte dénivellation; des voûtes noircies non seulement par la suie du bois, mais aussi par celle du mazout et d'huile brûlée, et même en partie barbouillées de goudron; une toiture dont les chevrons pourris à l'intérieur ne présentèrent leurs défauts qu'au démontage (un cas fréquent, hélas!).

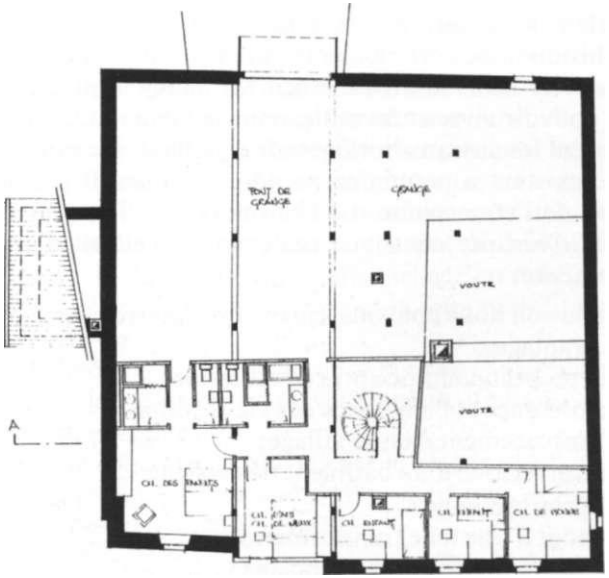
Le rocher dut être creusé au marteau pneumatique pour aplanir l'aire du rez-de-chausée, nécessaire pour l'aménagement rationnel du volume. Les voûtes en pierres furent entièrement sablées à la machine, les joints refaits. Le toit dut être totalement repris alors que seule la couverture et la ferblanterie étaient prises en compte. A relever enfin que ces travaux furent exécutés en partie par des artisans payés à l'heure, ce qui rendit encore plus difficile l'estimation des dépenses avant la réalisation.

Les soucis furent donc essentiellement liés au coût final des travaux. Des pointages réguliers des dépenses en cours de chantier permirent de préciser les sommes investies et à investir.

Il est évident qu'on ne saurait prendre assez de précautions pour évaluer l'état réel d'une ancienne ferme, les apparences étant, hélas!, souvent trompeuses. Pour préciser la phase d'étude et de réalisation, nous pouvons indiquer qu'après la mise au net du projet, un devis général fut établi, des soumissions demandées aux corps de métiers concernés et une planification des travaux fut établie par l'architecte. Dès l'apparition des difficultés précitées toute l'attention fut portée aux économies possibles pour éviter un gonflement insupportable des charges financières.

La maçonnerie, part prépondérante de cette transformation, fut exécutée par un maçon qualifié et un ma-





nœuvre, avec l'aide de quelques personnes bénévoles. Cela permit d'exécuter la réfection des voûtes et le nivelage du sol à des conditions correctes. A l'exception de la peinture, les autres travaux furent pratiquement tous effectués par des entrepreneurs. L'aide bénévole fut néanmoins possible avec le charpentier et le couvreur.

En ce qui concerne la durée des travaux, elle fut beaucoup plus courte que dans l'exemple précédent, l'intervention des entrepreneurs étant nettement plus importante.

Le bâtiment fut acheté en mars 1977. Les travaux débutèrent, après la prise de possession de l'immeuble, en juin 1977. M. et Mme Saucy purent déménager en juillet 1978, les travaux étant pratiquement terminés.

Le bilan que nous pouvons tirer aujourd'hui est positif. L'objectif que s'étaient fixés M. et Mme Saucy est atteint. Sauver un immeuble de sa ruine, préserver son caractère et ses éléments déterminants, garder au village son esprit et son histoire, tous ces éléments purent trouver une solution valable. Dans le même esprit M. Saucy apprécie le fait de pouvoir vivre et travailler sous le même toit, comme le firent les paysans-horlogers de ce village. De plus, le volume existant a permis de prendre ses aises. Il y a de l'espace, de l'atmosphère. Le charme des vieilles pierres chargées d'histoire contribue également à l'attrait d'une telle demeure.

En conclusion nous pouvons, encore une fois, relever:

1) Les avantages:
   - le très beau volume après restauration;
   - la présence et l'ambiance des vieux murs;
   - l'emplacement dans le village;
   - la sauvegarde d'un bâtiment très vétusté.

2) Les inconvénients:
   - le coût d'une telle transformation;
   - les surprises en cours de travaux;
   - le chauffage d'un aussi grand volume habitable.

A relever aussi que, malgré l'aide importante reçue par ses frères et amis bénévoles, l'économie réelle par rapport au coût reste, hélas, assez minime. Mais les données du problème ont également pesé. Dans le cas de Marc Beuchat, l'entrée en jouissance pouvait être allongée, permettant plus de travail personnel. Dans celui de Clément Saucy il fallut tenir compte de la nécessité de terminer les travaux dans un délai rapproché, pour permettre l'installation correcte et définitive du cabinet médical.

Quelques réflexions

Pour compléter ces deux relations, quelques remarques liées à la sauvegarde des vieilles fermes et aux problèmes qu'elle pose.

I) Avant l'achat

Les remarques de M. Marc Beuchat me semblent très importantes; le choix d'une maison implique d'abord un choix de vie et de relations sociales, d'endettement également.

Il faut absolument insister sur la difficulté qu'il y a à déterminer au préalable l'état réel de la maison. Si c'est possible, il faut faire des sondages précis de la toiture et du sol. Il faut toujours admettre que le drainage du bâtiment doit être exécuté. Cela veut dire aussi que les fonds sur terre-plein doivent être isolés de l'humidité dans les locaux habitables.

Dans l'élaboration du devis, il faut calculer comme si tout devait être exécuté par des entreprises. Cela situe le coût réel des travaux entrepris. Les économies réalisées par son propre travail et les aides reçues viendront en déduction du montant primitif.

La transformation coûte cher, parce qu'il faut peu de machines et de matériel, mais beaucoup de main-d'œuvre. C'est surtout cela qui renchérit la rénovation d'une vieille ferme par rapport à une construction neuve.

***2)** Organisation du travail*

Il faut, si l'on veut intervenir personnellement dans les travaux de transformation, prende conscience du temps nécessaire à leur exécution. Il est évident qu'il faut plus de temps pour faire un travail si l'on n'est pas spécialiste et qu'on ne peut l'exécuter que le soir, le samedi et pendant les vacances. C'est déprimant, parfois, mais lorsque le but est atteint, quel plaisir!

3) Travail personnel

Beaucoup de patience, de persévérance! Savoir écouter les avis intéressants et rejeter les conseils inappropriés! Savoir surtout ce que l'on veut! Et avoir un minimum d'expérience dans les travaux manuels et quelques connaissances de l'artisanat et de la construction. D'où l'avantage d'avoir préalablement un peu aidé à une rénovation. On y gagne ce temps de «formation»!

Je pense nécessaire de mettre en garde ceux qui veulent se lancer dans une telle aventure contre un excès d'optimisme et de légèreté. Car la transformation d'une maison est un effort de longue durée. Ce sont de deux à cinq ans qui seront consacrés à une telle tâche. Et n'oublions pas le poids des charges financières, et la responsabilité que l'on prend à cet égard.

Le recours à des «tâcherons» peut être intéressant mais, faut-il le rappeler, la surveillance du travail est encore plus importante.

Pour conclure, il faut relever le plaisir que l'on trouve, lorsque tout est terminé, à vivre dans une vieille maison bien préservée et bien adaptée.

Michel Le Roy, en collaboration avec
Marc Beuchat et Clément Saucy

Les légendes et récits dans le folklore jurassien

«Je trouvais plus de sens profond dans les contes de fées qu'on me racontait dans mon enfance que dans les vérités enseignées par la vie. »

(Schiller)

Le mythe d'Hercule a trait à ce dilemme: faut-il suivre dans la vie le principe de plaisir ou le principe de réalité?

On ne saurait nier l'influence extraordinaire qu'eurent les légendes, les contes et les récits sur les us et coutumes de nos ancêtres, leur vie quotidienne de labeur, leur psychisme, leur pensée religieuse, leur morale.

Ils marquèrent profondément leur existence, principalement dans les fermes et les hameaux. Transmis de bouche à oreille, de génération à génération par la famille, les vieilles personnes, les servantes qui se louaient - (et qui étaient plus près des enfants que les parents) - les colporteurs, les anciens soldats mercenaires, les compagnons ayant fait leur Tour de France et j'en passe, contes, récits et légendes avaient moultes origines.

On reconnaît dans certains d'entre eux les traces d'un passé remontant à la préhistoire (les vouivres, dragons et autres animaux fabuleux), d'autres sont de l'époque celte (les pierres sacrées, esprits, animaux blancs de forêts, sources avec leur faune et leurs fées...). L'influence de la Franche-Comté, pays par excellence des légendes et des récits folkloriques, est très nette dans le Clos-du-Doubs et les côtes de cette rivière. Du Moyen-Age aussi jaillirent nombre de sources de fabulation.

Mais ce fut surtout un christianisme teinté de paganisme qui enrichit notre patrimoine de récits plus ou moins légendaires, apportant un support religieux relativement solide. La plupart des récits mythiques ou autres créant un climat d'angoisse et d'insécurité, ainsi que les récits nés des atrocités des guerres, spécialement celle de Trente Ans, la crainte de l'au-delà, de l'enfer, du démon omniprésent, les contes de fées, les «fôles», sécurisant, apportaient l'indispensable compensation.

On ne peut, en quelques lignes - sans trahir - essayer d'aborder une étude traitant des légendes, contes et récits folkloriques de notre coin de terre jurassien, de leur influence - immense - sur le comportement, extérieur et intérieur, de nos ancêtres. Ils vivaient isolés, sans grands moyens de communication, se rencontrant après la messe dominicale, lors des foires, des funérailles ou des fêtes de famille. Si on se souvient qu'ils étaient sans journaux, sans lecture, sauf celle de l'almanach de Berne et Vevey ou le Messager boiteux de Strasbourg, on saisit mieux l'emprise exercée sur eux par les contes, récits et «fôles» entendus le soir, aux «lovraies».

Lorsqu'après une dure journée de labeur nos paysans, artisans, coupeurs de bois et autres travailleurs rentraient chez eux, la nuit tombée - le faible éclairage de ce temps aidant -, un certain malaise s'installait en eux, né d'un climat d'insécurité, d'angoisse parfois. Certes, la prière du soir en famille était d'un bon secours. Mais, sait-on jamais? Si l'histoire des bornes parlantes, celle du petit cordonnier, du chien de la Maison-Rouge, du chien blanc de la Mort, de la Dame Blanche, si ces récits étaient vrais, alors?

Le mort qui sifflait

Vers le milieu du XIX[e] siècle, les Forges d'Undervelier étaient en plein essor. Elles employaient de nombreux ouvriers, fondeurs, affineurs, chargeurs, marteleurs et forgerons, rouliers et souffletiers. On y fabriquait de tout: haches, cognées, socs de charrues, grilles, fourneaux, enfin mille objets divers.

Les journées de travail étaient longues (plus de dix heures), le salaire modeste mais assuré. Le dimanche seul était jour de repos, et pas pour tous, car certains feux ne pouvaient être arrêtés. Il n'y avait guère de possibilités de se distraire en ce lieu perdu, surtout pour les ouvriers; les uns jouaient aux cartes, d'autres se réunissaient au cabaret pour boire et fumer, se plaindre de la dureté des temps, du salaire, du travail, du patron, d'un chef d'atelier...

Certains, toutefois, trouvaient plaisir à pêcher dans la Sorne où la truite abondait alors; quelques-uns braconnaient dans les forêts giboyeuses des environs. Parfois les jeunes se rendaient à quelque fête villageoise où l'on dansait. Ils aimaient aussi à se mesurer sur les jeux de quilles, lançant les lourdes boules en merisier sur les deux longues planches de sapin. Les travailleurs mariés promenaient leur famille au long des chemins herbeux, puis revenaient à la maison pour fourrager, car la plupart possédaient un petit train de paysan. Et le lundi matin, le travail des Forges reprenait son rythme habituel.

Cette vie au «Bon vieux temps» n'était guère enviable pourtant, la moyenne de la vie humaine ne dépassait pas quarante ans. Les gens étaient relativement taciturnes, peu portés à se réjouir de leur sort.

Un homme cependant faisait exception. C'était un solide et beau garçon de vingt ans appelé Claudius. Il n'était qu'en partie du pays. Sa mère, née dans une ferme de la commune, était morte en couches. On ne connaissait pas son père mais on murmurait dans les chaumières qu'un beau Tessinois, qui montait ses meules de charbon vers la Blanche-Maison, aurait bien pu l'être.

Si ces soupçons étaient fondés, on comprenait mieux d'où lui venait son teint basané, ses yeux noirs et moqueurs, et surtout sa gaieté. Car c'était un joyeux garçon, toujours porté à la plaisanterie, à faire des farces, à se moquer gentiment des travers de ses compagnons. Recueilli par sa belle-mère, une personne intelligente et de situation aisée, il avait appris à lire, chose rare à l'époque dans la contrée. Elle l'emmena chez une tante, à Porrentruy, où il fréquenta durant plusieurs années une école dirigée par des sœurs. Il se frotta ainsi quelque peu au «beau monde».

Quand il revint à Undervelier, il était habillé comme un monsieur de la ville mais n'en était pas plus fier pour autant. Il avait conservé et même accentué ses traits de caractère, il se montrait toujours joyeux compagnon et affable envers chacun. Les filles du pays n'avaient d'yeux que pour lui. Malgré son origine douteuse, le maire aurait bien voulu l'avoir comme gendre, la Jeannette du Moulin de Berlincourt lui faisait les yeux doux à la sortie de la messe, la fille du Maître de Forges même n'aurait pas dédaigné le compter parmi ses soupirants. Mais il ne prêtait attention à aucune fille. Il avait une fois confié à un ami que son cœur était pris pour toujours. Mais par qui? Nul ne le sut jamais.

Il aimait beaucoup chanter mais, surtout, il adorait siffler. De nos jours, on n'entend plus que rarement siffler, et cela passe même pour une impolitesse. Mais en ce temps-là, on manifestait sa joie de vivre en sifflant. C'était même devenu un art, comme jouer de l'accordéon, de la clarinette ou de la musique à bouche. Dans cette spécialité il était un véritable artiste. Nul n'arrivait à l'imiter ou à l'égaler. Il sifflait toujours, en allant au travail - car il avait été engagé aux Forges pour tenir les écritures, poste envié -; il sifflait en revenant au village, en allant à la messe, en se promenant. Les ouvriers et les gens du pays aimaient l'entendre. C'était une sorte de réconfort pour leur soli-

tude, leur ennui, leur vague à l'âme dus à la monotonie de leur travail.

Il allait atteindre la trentaine, portait beau, habillé la semaine comme le dimanche avec élégance, ne portant jamais la blouse grise des ouvriers, un peu jalousé mais aimé quand même. Le mystère planant sur sa naissance semblait lui donner un charme supplémentaire.

La vie s'écoulait ainsi, sans histoire. Octobre commençait à marbrer les pentes boisées des gorges de carmin, d'ocre et d'or quand, soudain, il sembla qu'une sorte de silence inhabituel s'abattait sur le pays. Un certain jour, on n'entendit plus siffler Claudio. Une matinée, puis la journée s'écoulèrent sans qu'aucune mélodie ne fût sifflée dans le village ou sur le chemin des Forges. Plus de trilles, plus d'appel aux oiseaux. On commençait à s'interroger. Mais bientôt une nouvelle se propagea de bouche en bouche: plus de Claudio! Il avait disparu, sans laisser de traces. On attendit un jour, trois jours, une semaine. On pensa à une fugue. Après un mois, il n'avait encore donné aucun signe de vie. On avait fait recherche sur recherche, mais en vain.

Cependant, certaines rumeurs commencèrent à circuler «sous le manteau». Un colporteur, vendeur d'almanach et de saintes-agathes qui connaissait Claudio, venant d'Alsace par le col de Soulce, prétendit l'avoir entendu siffler. On haussa les épaules. Puis des bûcherons abattant des foyards dans la Gorge du Pichoux jurèrent avoir reconnu son sifflet. La fermière de la Blanche-Maison, venant livrer son beurre et ses œufs au curé, prétendit également que le Claudio sifflait tout près d'elle. Il ne se passait plus un jour sans que l'on rapporta avoir entendu les trilles et les airs que sifflait le disparu.

On commença à parler de sorcellerie, d'envoûtement, de sorts jetés... D'autres phénomènes non moins étranges se manifestèrent aussi un peu partout. Si le sifflet se faisait entendre près d'une ferme, le chien de garde se mettait à gémir et rentrait dans sa niche, apeuré. Un enfant ayant entendu siffler dans la tour de l'église, on inspecta le clocher et on s'aperçut avec effarement que les cordes des cloches avaient été détachées.

Mais le fait le plus troublant fut rapporté par un jeune paysan de la ferme de Frénois sise au haut de la chaîne du Vellerat. Quelques jours avant la Noël, il chassait avec quatre chiens dans les pâturages de la Jacotterie. C'était une belle nuit de pleine lune. La meute leva un superbe chevreuil et se mit à sa poursuite. Les aboiements des bêtes se répercutaient contre les rochers. Le grand mâle se dirigeait vers le chasseur qui apprêta son arme. Mais, soudain, il entendi très nettement Claudio siffler comme il l'avait bien souvent ouï autrefois. A l'instant, à sa grande stupeur, les chiens, qui serraient de près l'animal, arrêtèrent leur course. Ils firent demi-tour et, la queue entre les jambes, regagnèrent à toute allure la ferme de Frénois, malgré les rappels impérieux du braconnier.

Le chevreuil passa à quelques mètres du jeune homme, mais il était comme hébété et ne songeait même plus à épauler son arme.

Cette fois-ci, on parla ouvertement de sorcellerie. La crainte saisit chacun. On n'osait plus sortir le soir, même pour aller au chapelet. Les femmes tremblaient, les hommes semblaient se désintéresser de la chose mais n'en pensaient pas moins.

Janvier, février puis mars s'écoulèrent. La situation ne changeait pas, les racontars, vrais, faux ou exagérés continuaient à semer le désarroi dans le pays. Un bel après-midi, alors que la neige avait déjà disparu des pentes sud des montagnes, le père Hippolyte, le maître de Frénois, descendit le sentier abrupt qui menait au village. Il venait consulter le maire à propos de la réfection d'un chemin. A mi-côte, il s'arrêta sous le grand chêne, près de la petite grotte de sainte Colombe, car là, selon une tradition bien ancrée, vécut un certain temps la sainte populaire

d'Undervelier. Il ne faut pas la confondre avec la grande baume, baignant dans les eaux de la Some où on la vénère aujourd'hui.

Il s'assit sur une pierre plate dépassant d'un pied le sol. Le vent d'ouest soufflait assez fort. Il crut percevoir une sorte de cliquetis au-dessus de sa tête. Levant les yeux, il aperçut avec terreur un squelette pendu à une des branches basses du chêne. Il ne demanda pas son reste et dévala la pente jusqu'à Undervelier, avertit le maire, lequel, en compagnie du guet, se rendit à l'endroit indiqué. Dans une poche d'un débris de vêtement on trouva une montre d'argent à l'intérieur de laquelle, sur la cuvette, était gravé le nom de Claudius. S'était-il pendu? L'avait-on pendu? On ne le sut jamais. Malgré les prescriptions très sévères de l'église en matière de suicide, le curé de la paroisse, dans le doute, autorisa la sépulture chrétienne. Dès lors, nul n'entendit plus jamais siffler celui qui reposait enfin en terre sainte..

Quant aux circonstances de la mort de Claudius nul ne les connut jamais, ou si quelque humain en eut connaissance, il ne les raconta à âme qui vive.

Mais ce que l'on peut encore dire, c'est que l'annonce de son tragique destin fit couler bien des larmes de jeunes filles et son souvenir fut gardé bien longtemps dans les mémoires puisqu'il est arrivé jusqu'à nous.

Denys Surdez

ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE DU PATRIMOINE RURAL JURASSIEN - ASPRUJ

Comité

Présidente: Jeanne Bueche, 2800 Delémont
Vice-président: Michel *Le* Roy, 2720 Tramelan
Secrétaires: Germaine Scheurer, 2802 Develier
Béatrice Tschopp, 2800 Delémont
Caissier: André Lachat-Guenal, 2802 Develier

Rédacteur de L'Hôtâ: Gilbert Lovis, 2801 Rossemaison
Chef de l'inventaire: Marcellin Babey, 1018 Lausanne
Membres: Marie-Claire Grimm, 2800 Delémont
Eliane Houlmann, 2718 Lajoux

Secrétariat de l'ASPRUJ: Mme G. Scheurer, 2802 Develier

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Boéchat SA, Delémont - Mars 1981
Tous droits réservés